

Huitième année, N° 50

Bibliothèque de l'Université  
de Liège. — Périodiques

11 MARS 1929

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## Sommaire du vendredi 8 mars 1929

La légende des siècles

Naissance d'une architecture

Le génie de Berne

Le retraité de Crimée

Encore les animaux calculateurs

L'âme des paysages

André Bellessort

Marcel Schmitz

Comte Gonzague de Reynold

Général baron Wrangel

Lucien Roure

Jean Valschaerts

Les idées et les faits : Chronique des idées : Vladimir Ilitch Oulanof, dit Lenine,  
Mgr J. Schyrgens. — Rome. — Mexique.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220,50. Compte chèque postal : 489,16.

# CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital  
BRUXELLES ; 30, Avenue des Arts  
175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS  
20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG  
55, boulev. Royal

BANQUE - BOURSE - CHANGE

## Régie Autonome de "PATRIA"

(Société Coopérative)

23, rue du Marais, BRUXELLES

Téléphones :  
N° 234.00-151.21

Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

## THÉÂTRE PATRIA

700 Places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux

## Salle des Conférences (SALLE BLANCHE)

1<sup>er</sup> étage. Accès facile et indépendant

Estrade et installation pour projections lumineuses. 225 fauteuils

## Locaux spacieux et confortables

pourvus de tous les perfectionnements  
d'installation, de chauffage et d'éclairage,  
p<sup>r</sup> assemblées, représentations théâtrales,  
concerts, réunions, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location  
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi  
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.



Vitreaux d'Art

Joseph OSTERRATH

Peintre-Verrier

Maison fondée à Tiffin en 1872

4, rue de l'Evêché

LIÈGE

Téléphone 6934

PLANS — DEVIS ET LISTE  
de 500 références sur demande.

## Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siege social : Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN

Capital : 200,000,000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

## La revue catholique des idées et des faits

« La Légende des Siècles »

Naissance d'une architecture

Le génie de Berne

La retraite de Crimée

Encore les animaux calculateurs

L'âme des paysages

Les idées et les faits : Chronique des idées : Vladimir Ilitch Oulianof, dit Lenine, Mgr J. Schyrgens. — Rome. — Mexique.

André Bellessort

Marcel Schmitz

Comte Gonzague de Reynold

Général Baron Wrangel

Lucien Roure

Jean Valschaerts

♦ Il ne faudrait pas que les origines plus ou moins honorables, ou même avouables, des « traités d'Utrecht » fissent perdre de vue l'essentiel de l'affaire : la Hollande officielle et l'opinion publique hollandaise parlant en guerre contre la Belgique à propos de documents si évidemment faux, que de les avoir cru authentiques dévoile chez nos voisins du nord une passion anti-belge qui a perdu tout bon sens.

La Hollande s'est couverte de ridicule, ce qui n'est pas pour nous déplaire. On lui a rappelé ces jours-ci, avec preuves à l'appui, que sa neutralité pendant la guerre n'était qu'une façade et que notre voisin du nord favorisait nettement l'Allemagne parjure et criminelle : on ne le savait que trop. Les Belges viennent de manifester ouvertement les sentiments que nourrissent toujours à notre égard ceux que d'aucuns, en Flandre, s'obstinent à croire des frères de race et que des siècles de calvinisme ont rendus bien plus étrangers aux Flamands que ne le sont les Français ou les Italiens.

Si le gouvernement de La Haye avait de l'honneur et du chevaleresque la conception que l'on souhaiterait voir prévaloir partout, il n'eût pas attendu vingt-quatre heures pour présenter ses regrets et ses excuses à Bruxelles et à Paris. Quand on s'est trompé aussi lourdement et qu'on a fait un pareil pas de clerc on ne s'en tire que par un « geste ». La Haye n'eût pas cette habileté...

Les catholiques qui ont entendu à la T. S. F. le discours que M. Camille Huysmans prononça à Amsterdam, dimanche dernier, n'auront pas manqué de regretter douloureusement que les fils des lâches pratiquent mieux la solidarité, en 1929, que les fils de la lumière.

Fas est ab hoste doceri! Nous avouons avoir été vraiment émus quand le président du parti socialiste hollandais — après avoir débité pas mal de bourdes d'ailleurs — a déclaré que les socialistes n'ajoutaient aucune créance aux démentis des autorités bourgeoises ou militaires de Hollande et d'ailleurs, mais qu'ils avaient pleine confiance dans les dires d'un camarade étranger. « Si Huysmans nous affirme que les documents d'Utrecht sont faux, nous le croyons!... »

Et courageusement le citoyen Huysmans le dit et le prouve. Il osa tenir à un auditoire hollandais un langage que, très certainement, un bourgeois belge n'eût pas osé tenir à un auditoire bourgeois d'Amsterdam, ni un catholique à un auditoire catholique : auditoires que l'on n'aurait d'ailleurs pu réunir... On ne peut nier que le sens de la solidarité internationale dans l'Eglise catholique — pourtant, la seule internationale qui tième! — ne subisse une regrettable éclipse. Un culte exagéré de la race et de la nation, le nationalisme pour l'appeler par son nom, fausse plus ou moins la mentalité de beaucoup de catholiques. La solidarité, la fraternité catholiques — s'aimer les uns les autres. « voyez comme ils s'aiment! », « qu'ils soient un!... » — ne sont certes pas les vertus chrétiennes les plus en honneur de nos jours. Et le cœur se serre quand on voit la solidarité internationale, sentiment si éminemment catholique, mieux pratiquée par les ennemis de l'Eglise que sont les socialistes, que par les enfants même de cette Eglise.

Nous voulons croire que tous les catholiques qui furent à l'écoute dimanche dernier eurent le même serrement de cœur...

♦ A propos des faux d'Utrecht on a reparlé de censure, c'est-à-dire de mesures préventives pour empêcher l'erreur de s'imprimer et de se répandre.

« Ce n'est point par des mesures de police — répond M. de Brouckère — que vous empêcherez jamais les menteurs de mentir, mais vous empêcherez le mensonge de nuire si vous lui opposez une vérité assez forte pour le vaincre.

Or, la vérité est toujours forte, quand elle peut se montrer sans réserve, quand ceux qui la servent, ont l'ascendant moral qui résulte de ce que l'on n'a rien à cacher! »

Oh! néfaste illusion! L'oubli de la nature déchue de l'homme est à la base de ce faux idéalisme. Quand la vérité et l'erreur luttent à armes égales, c'est toujours l'erreur qui est avantagée parce que le mal trouve mille et une complicités dans les faiblesses et les mauvaises passions d'une humanité courbée sous le poids d'une hérédité terrible.

♦ On a dit aussi, à la vue de certains bas-fonds malodorants d'espionnage, de contre-espionnage et de tractions équivoques et louches, qu'il fallait nettoier cette boue et balayer tout cela. Faux idéalisme encore. Tant qu'il y aura des espions, et il y en aura aussi longtemps qu'il y aura des hommes et des nations, il faudra recourir à des contre-espions et subir les inconvénients de cette activité secrète ou ne s'emploient que trop volontiers des larés et des individus prêts à tout. Agir autrement serait se livrer aux réalistes plus avertis qui ne craignent pas d'employer tous les moyens capables de favoriser leurs plans.

♦ Enfin il ne faudrait mêler en rien l'affaire d'Utrecht à la question flamande. Certes, un activiste notoire est gravement compromis et c'est tant mieux. Le Standaard a grand tort de plaider pour lui les circonstances atténuantes. Il n'y en a aucune. Mais de ce que les frontistes se trompent ridiculement en rêvant de Grande-Néerlande, de ce que les « frères du Nord » se soient révélés haineusement anti-belges, il ne faut conclure ni directement ni indirectement, que le problème linguistique et culturel que pose le mouvement flamand en est affecté le moins du monde. Ce problème est bien belge, c'est entendu; certains, trop de flaminguants extrémistes sont fous à lier, soit encore, mais les agissements d'un Ward Hermans et les excitations hollandaises ne rejaillissent en rien sur le fond de la question flamande.

♦ On sait que le Saint-Père s'est permis quelques remarques finement ironiques sur le libéralisme. Et les libéraux de toutes nuances de s'esclaffer.

« La joie du triomphe, écrit l'Indépendance, a, sans doute, grisé quelque peu le Vatican. Le Pape s'est ri du libéralisme, dont vivent les neuf dixièmes de l'humanité, pour saluer le fascisme. Il est fort à craindre qu'à l'étranger on n'y voie une sujétion au fascisme et la fin d'une universalité qui fit la grandeur de l'Eglise indépendante et souveraine. »

Et oui, les neuf dixièmes de l'humanité vivent du libéralisme et c'est grand dommage. Toute la question est de savoir si cette proportion va croître ou diminuer. Mussolini s'est juré de la diminuer. S'il y réussit, le monde évitera peut-être l'anarchie et le chaos. Si le libéralisme triomphe et « libéralise » davantage encore en extension et, surtout, en profondeur, l'humanité entière retombera dans la barbarie, car le libéralisme est le fourrier de toutes les forces de désagrégation et de désordre.

Quant à l'universalité de l'Eglise, à son indépendance et à sa souveraineté, elles sont liées au succès de l'antilibéralisme.

Mais... allumons notre lanterne : qu'est-ce que le libéralisme?

« Les principes libéraux sont : la souveraineté absolue de l'individu, dans une entière indépendance de Dieu et de son autorité; la souveraineté absolue de la société, dans une entière indépendance de ce qui ne procède pas d'elle-même; la souveraineté nationale, c'est-à-dire le droit reconnu au peuple de faire des lois et de se gouverner, dans l'indépendance absolue de toute autre critérium que celui de sa propre volonté exprimée d'abord par le suffrage et ensuite par la majorité parlementaire; la liberté de penser sans aucun frein, ni en politique, ni en morale, ni en religion; la liberté de la presse, absolue ou insuffisamment limitée et la liberté d'association tout aussi étendue. »

Sommes-nous bien d'accord, Indépendance?

## VICTOR HUGO

# “ La Légende des Siècles ” <sup>(1)</sup>

Les *Châtiments* avaient paru en 1853 et, si je me réglais sur la chronologie, nous devrions passer maintenant aux *Contemplations* qui ont été publiées en 1856. Mais la *Légende des Siècles* n'est en grande partie qu'un prolongement à la fois magnifique et monstrueux des *Châtiments*, et nous ne changerons pas d'atmosphère en commençant par elle.

En 1855, un article injurieux de Félix Pyat contre la reine Victoria en visite chez Napoléon indigna les habitants de Jersey. Les autorités supprimèrent le journal des proscrits, *l'Homme*, et en expulsèrent le directeur, Ribeyrolles. Hugo protesta au nom d'un certain nombre de proscrits et fut expulsé à son tour. Le 31 octobre, il partit pour Guernesey. M. Berret, dans la préface de sa remarquable édition de la *Légende des Siècles*, a su tirer des témoignages contemporains un portrait saisissant du poète qui débarquait sur cette nouvelle terre d'exil : de taille moyenne, trapu, carré d'épaules ; négligemment vêtu d'un pantalon gris et d'un ample veston noir ; le col de la chemise large et rabattu, la cravate flottante et lâche pour ne pas comprimer son cou d'homme sanguin ; la tête énorme, disproportionnée avec le corps (comme celle de Chateaubriand) ; le front haut, large et plissé ; les cheveux aux mèches drues et rebelles ; un visage glabre aux rides et aux méplats fortement accusés et qui portait la cicatrice d'états violents ; quelque chose de théâtral dans l'attitude, et, — que cette observation me paraît juste ! — « cet air de distinction particulière qu'ont les hommes de volonté et de passions fortes qui ont beaucoup souffert ».

Quant à la maison où il va vivre quinze années consécutives, *Hautville-house*, si souvent décrite (2), ce n'est plus la froide et triste demeure impersonnelle de Marine Terrace. « Il l'a faite lui-même, dit son petit-fils Georges, avec la patience d'un imagier de cathédrale gothique et la fantaisie extrême-orientale de son pinceau, maison où chaque meuble, chaque bibelot presque, porte l'empreinte de sa griffe. » Les tableaux en rappellent les *Orientales* ; les boiseries, les stalles, la galerie de chêne, le candélabre aux quarante flambeaux que le poète a sculpté lui-même, le « fauteuil des ancêtres », le clair-obscur sentent le moyen âge des *Burgraves* et de la *Légende des Siècles*. Jamais carapace de bois, de pierre, de bronze, de tentures, de couleurs n'a été plus à l'image de la pensée qui l'habitait, de l'œuvre qui en est sortie. Elle était surmontée d'un belvédère vitré sans stores, brûlant au soleil, glacial en hiver, d'où l'on découvrait jusqu'au rivage de France, et où, « sur une petite tablette, devant un miroir décoré par lui d'une fleur aux pétales étranges », cet homme, imperturbable dans son travail et son hygiène, d'un appétit bourbonien, écrit, sous les nuages qui passent, au milieu des vents qui sifflent ou qui hurlent, des choses géniales avec la régularité d'une force de la nature et d'un bureaucrate, — bureaucrate de l'infini.

La production de Hugo jusqu'à son retour en France, et particulièrement de 1852 à 1860, fut prodigieuse. D'abord l'exil le débarrassait de tous les devoirs sociaux et lui assurait tous les bénéfices de l'isolement. Puis l'excitation du ressentiment, la haine inassouvie doublaient sa puissance imaginative et verbale. Enfin ceux qui ont étudié sur lui l'influence des tables tournantes nous ont expliqué comment les séances de spiritisme l'avaient jeté dans une fièvre prophétique et visionnaire. Il n'y a pas eu déséquilibre ; l'organisme était trop solide ; il y a eu exaltation.

(1) Conférence prononcée à la tribune des *Conférences Cardinal Mercier* à Bruxelles.

(2) Elle l'a été encore et très bien par M. ESCHOLIER dans la *Vie glorieuse de Victor Hugo*.

Sur la couverture des *Châtiments* il avait annoncé en préparation les *Petites Époques*, car il avait apporté de France le *Mariage de Roland*, *Aymerillot*, *Après la Bataille*, et il ne s'abusait pas sur la richesse de ce filon. Mais ce fut seulement au lendemain des *Contemplations* que ce recueil s'élargit dans sa pensée jusqu'à devenir une immense épopée qui exprimerait « la conscience, la science, les rêves, les croyances, les superstitions, les siècles, les peuples, l'humanité ». Cette idée d'une œuvre cyclique, — Shakespeare est un homme cyclique, a-t-il dit, — devait couvrir en lui depuis que Quinet avait donné son *Ahasvérus* et Lamartine la *Chute d'un Ange*. L'influence allemande n'était point étrangère à ces prétentions d'enfermer dans un poème toute l'histoire de l'humanité et d'y faire apparaître en marche depuis la première aurore « cette grande figure une et multiple, libre et rayonnante, fatale et sacrée, l'Homme ». Ces mots de Hugo seraient aussi bien de Michelet, et nous pourrions remplacer l'*Homme* par le *Peuple*.

Une autre raison militait en faveur de son nouveau projet. Ni Napoléon le Petit ni les *Châtiments* n'avaient épuisé sa haine. Mais son sens artistique lui défendait de les recommencer. La *Vision de Dante*, écrite en février 1853, aussi considérable que l'*Expiation* et toute chargée d'imprécations contre Pie IX, attendit près de trente ans dans les tiroirs du poète et ne parut que dans la troisième série de la *Légende*. Et précisément cette *Légende des Siècles* le séduisait parce qu'elle lui offrait l'occasion de déverser tout le surplus d'une bile que les *Châtiments* avaient été incapables de contenir. Il pourrait ainsi les continuer sans se répéter. L'ennemi de l'Empereur et de l'Église ralliée à l'Empire en poursuivrait les images odieuses dans tous les tyrans et dans tous les prêtres. Il lâcherait sur le passé, la torche à la main, son troupeau d'Euménides. L'histoire du genre humain expierait le crime du Deux Décembre. On est confondu de la rapidité avec laquelle il compose les principaux poèmes dont il formera la *Légende* de 1859, celle de 1877, celle de 1883. Songez que le 20 janvier 1859 il achève *Eivradnus*, le 31 le *Régiment du baron Madruce*, le 6 février l'*Inquisition*, le 11 février le *Cid exilé*, le 16 février *Bivar*, le 21 février le *Jour des Rois*. Au mois de mai de la même année, il écrit *Tout était Vision*, la *Trompette du Jugement*, les *Rétires*, et deux chefs-d'œuvre incontestables : la *Rose de l'Infante* et *Booz endormi*. C'est une fougue sacrée et une création continue. D'autre part, comme son expulsion de Jersey l'a rendu plus prudent et que cette prudence s'accorde avec les intérêts de son génie, il arrive que sa fureur contre Napoléon, en se répandant sur toute l'histoire, paraît s'apaiser parce qu'elle s'élargit et s'assourdit. Elle ressemble à un flot qui, resserré entre deux escarpements, se gonfle, bouillonne, écume et retentit, mais qui, débouchant sur une plaine, s'y étale.

Enfin la *Légende des Siècles* répondait à sa vocation la plus impérieuse et Hetzel, qui en fut le premier éditeur, le comprenait bien. Hugo avait d'abord hésité sur le titre : *Légende humaine*, *Légende de l'Homme*, *Légende de l'Humanité*, puis *Légende des Siècles*. Hetzel accepta ce dernier titre à condition que le titre primitif figurât au-dessous : *Petites Épopées*. Il se défiait autant de la philosophie et des apocalypses du poète qu'il avait confiance dans son génie épique. En effet, Hugo était né pour l'épopée.

Qu'est-ce qu'un poète épique ? Constatons d'abord que l'espèce en est rare. Homère semble le plus complet de tous, et nul n'a mieux parlé d'Homère que l'auteur du *William Shakespeare* :

Homère, c'est l'énorme poète enfant. Le monde naît, Homère naît. C'est l'oiseau de cette aurore... Le chaos, le ciel, la terre, le pater dieu des dieux, Agamemnon roi des rois, les peuples, les temples, les villes, les assauts, les moissons, l'Océan; les héros d'une voile cherchant la patrie; les cyclopes, les pygmées; une carte de géographie avec une couronne de dieux sur l'olympie et, çà et là, des trous de fournaise laissant voir l'Erèbe; les prêtres, les vierges, les mères, les petits enfants effrayés des maches, le chien qui se souvient, les grandes paroles qui tombent des barbes blanches, les deux aspects du mariage résumés d'avance sur les siècles dans Hélène et dans Pénélope; les monstres, les héros, les hommes... cette immensité, c'est Homère... Homère, c'est la guerre et c'est le voyage, les deux modes primitifs de la rencontre des hommes; la tente attaque la tour, le navire sonde l'inconnu, ce qui est aussi une attaque; autour de la guerre, toutes les passions; autour du voyage, toutes les aventures; deux groupes gigantesques : le premier sanglant se nomme l'*Iliade*, le second héroïque se nomme l'*Odyssee*. Homère fait les hommes plus grands que la nature : ils se jettent à la tête des quartiers de rocs que douze chars de bœufs ne feraient pas bouger... Nulle monotonie dans ses puissantes statures... Ces géants sont nuancés. Après chaque héros Homère brise le moule... Homère est un de ces génies qui résolvent ce beau problème de l'art, le plus beau de tous peut-être, la peinture vraie de l'humanité obtenue par le grandissement de l'homme, c'est-à-dire la génération du réel dans l'idéal... Michel-Ange disait : « Quand je lis Homère, je me regarde pour voir si je n'ai pas vingt pieds de haut. »

M. de Lacretelle a prononcé une des paroles les plus profondes sur Hugo. « Jamais, dit-il, Hugo n'admire un homme à moins qu'il ne retrouve en lui quelques-uns de ses propres traits. » On admire chez Homère « cette génération du réel dans l'idéal » et l'on demandait au roman de réaliser lorsqu'il écrivait *Notre-Dame de Paris*. Il admire ces hommes de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* plus grands que nature; mais ses Roland et ses Euvradnus les surpasseront encore. Comme les poèmes d'Homère, la *Légende des Siècles* reflétera le chaos, le ciel, la terre, l'Océan; elle nous ouvrira des soupiraux sur l'Erèbe; nous y rencontrerons des cyclopes, des pygmées, des monstres, des héros et des petits enfants; de grandes paroles tomberont des barbes blanches surtout depuis que Hugo aura laissé pousser la sienne.

Mais Homère n'est pas toute l'épopée. Virgile, que Hugo a placé au cœur des Génies, probablement parce qu'il avait été l'ami d'Auguste, Virgile a été, lui aussi, un grand poète épique, la définition qui convient à Homère ne saurait s'appliquer à lui. Ses personnages ne sont point d'une taille démesurée. Seulement, les intérêts que ces humains très humains, Enée, Didon, Turnus, représentent excèdent de beaucoup la portée d'une aventure sentimentale ou romanesque. Derrière ces héros se profile la silhouette de Rome. Nous ne pouvons oublier que la naissance d'un grand empire, que les destinées même du monde méditerranéen dépendent de l'issue de leurs conflits. Cet aspect du génie virgilien et de la poésie épique; je regrette qu'avec la magie de son style et de ses évocations Hugo ne l'ait pas fait ressortir. Mais il avait autant que Virgile l'art d'intéresser toute la conscience au drame qu'il nous mettait sous les yeux et de donner comme fond à ses tableaux un immense horizon.

Ni l'épopée d'Homère, ni celle de Virgile ne ressemblent à celle de Dante. Hugo n'a pas compris tout Dante. Je suis même tombé qu'il ne paraît pas avoir senti la beauté du *Purgatoire* où, à mesure qu'on en gravit la pente, la chaleur des sombres flammes de l'enfer cède à la lumineuse fraîcheur du crépuscule natal. Mais ce qu'il a compris du poète infernal, personne ne pouvait l'exprimer comme lui. « Dante, dit-il, a fait l'épopée des spectres... Où tout finit Dante commence, Dante est au delà de l'homme; au delà, pas en dehors... Il torde toute l'ombre et toute la clarté dans une spirale monstrueuse. Cela descend, puis cela monte. Architecture inouïe. Au seuil est la brume sacrée. En travers de l'entrée est étendu le cadavre de l'espérance... L'immense angoisse sanglote confusément dans l'invisible... Toutes les mauvaises actions possibles y sont au désespoir... Le fond de l'Enfer touché, Dante le perce et remonte de l'autre côté de l'infini. » La *Légende des Siècles*, elle aussi, est quelquefois l'épopée des spectres. Je ne prétends pas que ce que dit Hugo de la *Divine Comédie* caractérise ses poèmes de visionnaire. Mais enfin il est le seul de nos poètes qui nous fasse songer à Dante, au moins dans la partie satirique de son épopée. Il est plus près de lui que de Juvénal. « Juvénal, dit-il, justige avec des lanières;

Dante fouette avec des flammes; Juvénal condamne, Dante damne. » Lui aussi.

Il y a encore une autre grande épopée : le *Paradis perdu*. Hugo ne jugeait pas Milton digne d'être placé dans la région supérieure de la poésie et de la pensée, sa tristesse puritaine ayant exclu de son œuvre la vaste nature. Le Lucifer miltonien n'en est pas moins une des plus fortes créations poétiques et son arrivée au Paradis terrestre, dont les parfums au loin embaument les airs, une des belles choses de la poésie anglaise. Celui de Hugo n'a ni cette originalité ni cette envergure. Mais, au début de la *Fin de Satan*, qui devait faire suite à la *Légende des Siècles* et qui s'y rattache étroitement, la chute de l'archange foudroyé, — cette chute dans un abîme où les soleils s'éteignent l'un après l'autre et qui dure des milliers d'années, — est une aussi puissante invention que les plus impressionnantes du vieux poète aveugle. Et la Bible n'a trouvée que deux interprètes qui, la traduisant en vers ou s'inspirant d'elle, ne lui aient pas été inégaux : Victor Hugo et Milton. Ainsi parmi les chefs-d'œuvre épiques anciens ou modernes, nous n'en voyons pas un avec lequel la poésie de Hugo, sans qu'il les ait imités, n'ait un air de famille et ne puisse être comparée. Si elle leur est inférieure, l'infériorité en viendra plutôt du sujet que de l'exécution.

\* \* \*

Quel sujet a-t-il donc choisi ? Il nous l'a exposé dans un poème intitulé *Vision d'où ce livre est sorti* et qui ouvre la seconde série de la *Légende*. Il avait traité à peu près le même thème dans une pièce assez étrange des *Feuilles d'automne* : la *Pente de la Réverie*. Ce n'est pas la première fois que nous remarquons la tendance de Hugo à revenir sur les motifs qu'il a déjà traités et à reprendre les figures que son crayon ou son pinceau a déjà fixées. Peu d'auteurs ont pratiqué davantage l'imitation de soi-même. Le jeune homme des *Feuilles d'automne*, seul et songeant, avait vu apparaître ses amis; puis leurs traits pâlis, devenaient confus, et l'immense foule des vivants, où ils se perdaient, s'effaçait elle-même dans une foule encore plus immense, celle des morts; et il apercevait les villes d'aujourd'hui et d'autrefois, une humanité bruisante, des races éteintes, l'intérieur des vieilles Babylones, les Carthages, les Tyr, les Thèbes, les Sions, cet océan du temps et de l'espace. Son esprit y avait plongé pour en chercher le fond et avait trouvé l'éternité, — ce qui évidemment ne signifie rien.

Il n'en est pas de même de la *Vision*. Le poète voit en rêve le mur des siècles, un mur étrange comme ce qui apparaît dans le sommeil, un mur fait de chair et de granit.

C'était une muraille et c'était une foule  
Le marbre avait le sceptre et le glaive au poignet;  
La poussière pleurait et l'argile saignait;  
Les pierres qui tombaient avaient la forme humaine...  
Et devant mon regard se prolongeait sans fin  
Les fleaux, les douleurs, l'ignorance, la faim,  
La superstition, la science, l'histoire,  
Comme à perte de vue une façade noire.

Peu à peu, comme aucun brouillard ne résiste.

A la fixité calme et profonde des yeux,

il distinguait les peuples, paladins, patriarches, archanges, demi-dieux, héros,

Nemrod parmi les morts, Booz parmi les gerbes (1),

les Eddas, les Vedas, les Romanceros, Tacite, Tibère, Salomon et Charlemagne, Bonaparte au pont de Lodi, Eschyle et la *Marseillaise*, le Christ et Néron, les misères, les blasphèmes, la mort, les avatars, les métépsychoses; et le poète termine cette énumération ou plutôt ce dénombrement confus des figures belles, grandes ou terribles du monde et des événements qui les bouleversent et des maux qui les ravagent, par ces deux vers déconcertants :

Je regardais rôder noir, riant, l'œil en feu,  
Satan, ce braconnier de la forêt de Dieu.

La vignette est plaisante et nous étonnerait moins d'un humoriste. Il est très rare que Hugo commette une pareille faute de ton, à moins qu'il n'ait voulu ici mêler, comme il est naturel dans un rêve, une pointe de grotesque au tragique. Car sa vision est tragique.

Des bras sortant du mur montraient le poing aux dieux,

(1) Nemrod est le sujet de la première partie de la *Fin de Satan*.

Et tout à coup des cris terribles s'élevèrent; l'un disait : *Fatalité!* l'autre : *Dieu!* Aussitôt le mur se lézarda et s'effondra. Ce ne sont plus que des ruines.

Des stagnations d'ombre et des flaques de nuit.

des débris difformes, des piliers encore debout qui ne soutiennent plus rien, un cimetière, un chaos. Et c'est de cette vision que son livre est sorti. La *Légende des Siècles*, c'est ce qui demeure après le tremblement de terre, ce qui reste de Babel.

C'est la lugubre tour des choses, l'édifice  
Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice.  
Fier jadis, dominant les lointains horizons,  
Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons.  
Épars, couchés, perdus dans l'obscur vallée;  
C'est l'épopée humaine âpre, immense, — éronlée.

Sous ces apparences apocalyptiques l'idée de Hugo est claire et le sujet de la *Légende des Siècles* suffisamment précisé. Le poète a assisté à un énorme écroulement : des morceaux de colonnes, des chapiteaux, des blocs de marbre, des pierres sculptées et d'humides pierres ont été confusément projetés et dispersés devant lui. Il a choisi parmi ces ruines au gré de son inspiration; et il en a édifié comme une fantastique cité de témoignages humains. En somme c'était une bonne façon de présenter la *Légende*. Pourquoi Hugo l'a-t-il écartée lorsqu'il en a publié sa première série? Il a certainement craint de déconcerter et d'effrayer le lecteur et il a remplacé la *Vision* par une préface où il écrivait : « Ces poèmes divers par le sujet, mais inspirés par la même pensée, n'ont entre eux d'autre nœud qu'un fil, ce fil qui s'atténue quelquefois au point de devenir invisible, mais qui ne casse jamais, le grand fil mystérieux du labyrinthe humain, le Progrès. » Et il ajoutait que tous les aspects de l'humanité se résumaient en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière. La *Légende* s'annonçait ainsi comme le poème de l'Humanité en marche vers un idéal de justice et de bonté.

Lorsque Lucrèce, — dont Hugo disait dans une de ses formules marquées d'un sceau royal « qu'il tordait le vieux voile d'Isis trempé dans l'eau des ténèbres et qu'il en exprimait tantôt à flots, tantôt goutte à goutte une poésie sombre », — lorsque Lucrèce se propose de nous montrer comment les hommes se sont peu à peu dégagés des superstitions et se sont élevés à une civilisation supérieure, il nous les représente d'abord vivant d'une vie animale et traquée au milieu des forêts primitives. J'ouvre la *Légende*. Elle commence par le *Sacre de la Femme*, et je lis :

L'aurore apparaissait : quelle aurore? Un abîme  
D'éblouissement vaste, insondable, sublime.  
L'Éden pudique et nu s'éveillait mollement.  
Les oiseaux gazouillaient un hymne si charmant,  
Si frais, si gracieux, si suave, si tendre  
Que les anges distraits se penchaient pour l'entendre.  
Le seul rugissement du tigre était plus doux.  
Les halliers où l'agneau paissait avec les loups,  
Les mers où l'hydre aimait l'aleçon, et les plaines  
Où les ours et les daims confondaient leurs haleines  
Hésitaient, dans le chœur des concerts infinis,  
Entre le cri de l'autre et la chanson des nids.  
L'astre était sans orgueil et le ver sans envie.  
On s'adorait d'un bout à l'autre de la vie...

Nous sommes au Paradis terrestre. Mais, quand on croit au progrès de l'espèce humaine, ce n'est pas du Paradis qu'on la fait partir. Si la science et l'amour, comme le poète semble le penser, nous ramènent à un âge aussi heureux, nous n'aurons point progressé, nous aurons pris simplement un billet d'aller et retour. Quand on croit au progrès, il est à la fois injuste et ridicule de maudire le passé puisque ce passé, si triste, si méchant qu'il nous paraisse, portait en lui les germes d'un meilleur avenir. Je parcours la *Légende*. Je vois bien que le crime et le remords ont commencé avec les premiers hommes; témoin : Caïn; mais quel temps enviable, celui où, flairant l'innocence, les lions venaient lécher les pieds de Daniel, et comme ils ont dégénéré depuis! C'était aussi une belle époque, celle où, pendant que Booz dormait et que Ruth rêvait dans une nuit traversée par le vol des anges, Dieu préparait mystérieusement la naissance du Christ. Très heureux encore, l'âge du Cid, de Roland, d'Aymerrillot, d'Éviradnus, des chevaliers errants :

On voyait le vol fuir, l'imposture hésiter  
Blémir la trahison et se déconcerter  
Toute puissance injuste, inhumaine, usurpée,  
Devant ces magistrats sinistres de l'épée.

Mais les choses se gâtent avec les trônes d'Orient, l'attro-Italie du moyen âge, l'effroyable monde pyrénéen et rhénan, l'Inquisition, les Reîtres et les Mercenaires du XVIII<sup>e</sup> siècle. On sont devenus les Trois Cents de Léonidas qui savaient chasser la superbe des rois? Par-dessus quelques idylles du XVIII<sup>e</sup> siècle d'ailleurs de pure fantaisie, nous sautons au XIX<sup>e</sup> où le génie Hugo prononce une parole assurément digne de Roland, d'Éviradnus et du Cid, et où de pauvres gens se montrent aussi humains aussi généreux que les plus généreux des personnages bibliques. Où y a-t-il des progrès? Qu'avons-nous gagné à passer du Paradis à la Rome des Césars?

Au lieu d'Ève et d'Adam si beaux, si purs tous deux,  
Une hydre se traînait dans l'univers hideux...

Préférez-vous le temps des mercenaires à celui des paladins? Le temps des prêtres qui condamnaient Jésus valait-il beaucoup moins que celui où Dante, se réveillant, eut une nouvelle vision et entendit le monde entier rejeter sur Pie IX la responsabilité de tous les crimes commis sur la terre? Et l'on voit comment le poète, après avoir déroulé sous nos yeux tous les replis de l'humanité humaine, proclame éperdument sa confiance dans l'avenir et s'autorise de l'invention des dirigeables pour se faire l'annonceur d'un nouvel Éden. Tout le poème *Pleine mer, Plein ciel* repose sur une invraisemblable antithèse. Le poète oppose le dirigeable de l'ingénieur Pétin en 1850 au steamer construit en 1851 par l'ingénieur Brunel, le *Leviathan* que ses proportions énormes empêchèrent de se ravitailler et qui, dégradé, démanté fut réduit à l'état de monstrueuse épave. Pourquoi, dans l'imagination de Hugo, ce steamer symbolise-t-il l'horreur du passé,

L'ancien monde, l'ensemble étrange et surprenant  
De faits sociaux morts et pourris maintenant.

alors que le dirigeable lui apparaît comme une « strophe du progrès »? En quoi la navigation à vapeur, qui est une des plus heureuses applications de la science, représente-t-elle la barbarie? Depuis, des *Leviathans*, plus gigantesques, se sont fort bien comportés sur les flots et sont entrés légèrement dans les ports. Quant aux dirigeables, nous en avons vus de plus perfectionnés que celui de l'ingénieur Pétin. Des chars merveilleux ont sillonné nos nuits. Nous connaissons leur musique et l'hymne de leurs agrès. Mais ils n'ont pas tenu les promesses du poète. Ils devaient, à l'en croire, nous mener, « ces saints navires », à la mort des fléaux, au droit, à la raison, à la paternité, à l'amour, « au juste, au grand, au bon, au beau », et baigner l'homme

Dans l'Océan d'en haut plein d'une vérité  
Dont le prêtre a fait un mensonge.

« Rien n'en tombe!... » affirmait-il. Merci! Et pourtant ce n'étaient pas des prêtres qui les montaient. Plaisanteries faciles, dira-t-on. Hélas! oui, très faciles. Mais il était encore plus facile de ne pas s'y exposer. On n'en veut pas à Hugo d'avoir fait le beau rêve d'une fraternité universelle ni même d'en avoir imaginé un instant la réalisation. On lui reproche tout bonnement d'avoir méconnu la nature humaine au point de supposer que les inventions de la science pourraient la transfigurer et que tous les peuples deviendraient frères, toutes les âmes droites et pures quand on saurait diriger les ballons. Lamartine, qui était pourtant un grand chimérique, avait plus de bon sens dans sa *Chute d'un Ange* où, décrivant bien avant Hugo, mais avec moins d'éclat et de précision, « un navire céleste à l'étrange figure », il accusait les navigateurs d'avoir fait « du char merveilleux » un instrument du mal. La science a d'autres soucis que de nous moraliser et d'assurer le bonheur de l'humanité : elle ne s'inquiète pas de savoir, au moment où elle l'accomplit, comment les passions de l'homme utiliseront sa découverte. L'idée du progrès, dans la *Légende des Siècles*, est incohérente et démentie par la connaissance de l'homme comme par les événements de l'histoire.

Mais ces poèmes, ces morceaux du passé, sont-ils vrais historiquement? Hugo nous l'affirme. « Ce sont, dit-il, des empreintes prises tantôt sur la barbarie, tantôt sur la civilisation, presque toujours sur le vif de l'histoire, des empreintes moulées sur le masque des siècles... La fiction parfois, la falsification jamais. Aucun grossissement de lignes. Fidélité absolue à la couleur des temps et à l'esprit des civilisations diverses. Pour citer des

exemples, la décadence romaine n'a pas un détail qui ne soit rigoureusement exact... Du reste, les personnes, auxquelles l'étude du passé est familière, reconnaîtront, l'auteur n'en doute pas, l'accent réel et sincère de tout ce livre. « L'auteur a tort de ne pas en douter. Il nous est pénible de le surprendre une fois de plus en flagrant délit d'erreur ou d'inconscience. Il étale à nos yeux une somme ahurissante de connaissances et il emploie tous les moyens pour nous en dissimuler l'origine. Il essaiera même de discréditer tel ouvrage qui lui a permis de faire le savant. Dans une pièce de *Toute la Lyre*, bien amusante pour qui sait son robuste amour des encyclopédies, il s'empare contre les bibliothèques, contre ces recueils et ces collections et « les noirs livres flâtrés du profil des pédants », et il s'écrie :

L'ombre amoureusement étreint sous le tasseur  
Lipse avec Moreri, Broussette avec Crasso.

Quoi! Moreri sous le tasseur! Moreri dont le dictionnaire a été son refuge, son soutien, son érudition, sa science, qui lui a fourni plus d'une phrase innocente que d'un coup de pouce il a convertie en un grand vers pittoresque; Moreri, ce monde enchanté où l'on ne connaît la plupart des personnages que par leurs noms, mais où les syllabes de ces noms riantes ou sinistres dessinent des figures, chantant l'amour ou suent le crime! Il lui arrivera de prendre à un poète obscur un très médiocre récit, celui des *Pauvres gens*, et d'en tirer le poème que vous savez, et il se plaindra presque que ce pauvre le lui ait dérobé, tant il redoute l'accusation de plagiat, comme s'il pouvait venir à l'esprit de personne que Victor Hugo ait plagié Charles Lafont. Une humilité aussi inattendue est un des bons tours que lui a joués son orgueil.

On comprend mieux qu'il nous cache les volumes où il se documente, car ces volumes révéleraient son dédain de l'exactitude et de la vérité. Il ne demande à l'histoire que des détails singuliers et des noms propres. Les exemples abondent. J'en prends un au hasard. Le thème est assez banal des grands inventeurs méconnus, des savants injuriés et livrés aux quolibets de la foule. L'astronome Halley prédit la venue d'une comète. Ses collègues refusent de croire à sa prédiction; le peuple l'accable de sarcasmes. Il en meurt fou. Le silence se fait sur ce malheureux. Trente ans passent. Soudain, un soir, on vit la nuit noire blémir, puis blanchir, et la blancheur devenir lumière et la lumière devenir pourpre, et alors

Apparut par-dessus le farouche horizon  
Une flamme emplissant des millions de lieues,  
Monstrueuse lueur des immensités bleues,  
Splendeur au fond du ciel brusquement éclairci,  
Et l'astre effrayant dit aux hommes: Me voici.

C'est très bien. Mais Halley n'a jamais eu à souffrir de l'injustice des hommes. Il n'a pas été bafoué. Les enfants ne riaient pas de lui; il n'est pas mort fou; il a vécu jusqu'à quatre-vingt-cinq ans. « Passé quatre-vingts ans, dit l'Encyclopédie, il fut attaqué d'une paralysie qui le conduisit au terme de sa longue et brillante carrière. » L'erreur d'Hugo n'est pas très grave, si l'on veut. Mais pourquoi vanter sa fidélité rigoureuse à l'histoire?

On devine ce qu'il en fait, de la vérité ou de la vraisemblance historique, dès que ses passions politiques entrent en jeu. L'indignation, qui l'avait si bien servi dans les *Châtiments*, ne pouvait qu'être désastreuse dans une œuvre où, se flattant de peindre les différents aspects de l'humanité, il devait essayer d'abord de les comprendre. La résurrection historique ou légendaire risquait de tourner à la mascarade. C'est ce qui est advenu. Nul n'a poussé plus loin l'impertinence de l'histoire. *L'Essai sur les mœurs* de Voltaire est un modèle d'impartialité, et même de bienveillance, à côté d'une conception qui nous a valu les poèmes de *Rathert*, du *Lion d'Androctès*, de *l'Inquisition*, du *Jour des Rois* et tant d'autres! Toute sa philosophie historique est contenue dans ces mots empruntés à l'éloge extravagant qu'il fit de Paris. Ville-Lumière, pour l'Exposition de 1867, et qui commençait ainsi: « Au XX<sup>e</sup> siècle, il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre... Elle s'étonnera de la gloire des projectiles coniques et elle aura quelque peine à faire la différence entre un général d'armée et un boucher. » Et plus loin: « Disons-le, après la Révolution française, aucune gangrène de peuple n'est possible... Qu'est-ce que la Révolution française? Un vaste assainissement. Il y avait une peste, le passé. Cette fournaise a brûlé ce miasme. » Un philosophe, Charles Renouvier, qui a écrit tout un livre sur *Victor Hugo philosophe* et qui n'y a pas eu peu de mérite, car, à certains moments, on le sent proche du désespoir, a très justement dit: « Dans la *Légende*

des *Siècles* et ailleurs, Victor Hugo a condamné le passé monarchique et religieux absolument avec des formes d'outrage que n'ont pas même égalé les auteurs révolutionnaires des *Crimes des rois* et des *papes*. »

Nul n'a plus contribué à en inspirer la haine aux intelligences primaires. Qu'on se rappelle comment il résume deux grands siècles de notre histoire dans ce poème de la *Légende* qu'il a réservé pour les *Quatre Vents de l'esprit*, intitulé les *Statues*. Henri IV fait tout en riant; il aime les batailles et les faciles amours, et ça lui est bien égal que des squelettes tordent leur chaîne à Montfaucon (1). Louis XIII, faible et lugubre, a pour bras Laubarde-mont, pour cerveau Laffemas, pour âme La Reynie, des bourreaux! La Grève fut la grande fête de son règne. « Son trône ténébreux eut une odeur de tombe. » Sous Louis XIV la France fut une esclave en haillons. Le peuple mange de l'herbe; les cités s'allument comme des flambeaux. Sa grandeur est mêlée de meurtre et de charnier; et la veuve Scarron jette sur son nom « une ombre vile ». Louis XV est le dégoût de la terre, l'éclat de rire insolent de vingt rois. J'abrège. Voilà la légende de France telle que l'a vue notre plus grand poète épique. Le souvenir de ses *Soldats de l'An II*, son *Waterloo*, tant de vers où frémit l'enthousiasme de la Révolution, effacent-ils ces injures au bon sens, à la justice, à la vérité, à la patrie? Que la France de l'avenir qu'il a tant aimée lui pardonne, si elle le peut. La France du passé proteste. Ceux qui ne conçoivent même pas qu'on puisse les séparer et dont l'admiration pour le poète veut lui chercher à tout prix des circonstances atténuantes, ne demandent pas mieux que de faire retomber sur le Deux Décembre, sur l'exil, la cause de son aveuglement ou de son impiété.

Plus il avance en âge, plus il traite l'histoire comme les barbares ont traité Rome: il la saccage. Dans la seconde et la troisième série de la *Légende*, sa personnalité s'installe plus ouvertement au centre même des faits dénaturés. Sa satire rejette toutes les draperies. Il flagelle le pape qui a refusé la rente du gouvernement italien et qui n'hésite pas à solliciter les petites bourses catholiques. Il dénonce les procédés du pouvoir envers les fonctionnaires qui assistent aux enterrements civils. Il était parti pour nous dérouler l'histoire du monde, et il se renferme de plus en plus dans son histoire à lui, dans ses rancunes, ses ressentiments, sa détestation des prêtres et des rois. Son moyen âge n'est plus qu'un taureau de Phalaris qui, gorgé de victimes, beugle infatigablement la torture et l'agonie. Comment ne s'est-il pas lassé lui-même de se répéter sans trêve, de tourner ces moulins à imprécations avec autant d'obstination qu'un moine du Thibet des moulins à prières? Mais ce déchaînement invariable finit par nous paraître quelque chose d'énorme et qui passe l'imagination. Il y a dans l'étonnement dont nous sommes saisis au milieu de cette forêt interminable d'alexandrins étincelants et bruissants et d'anathèmes contre le prêtre vénal et le tyran cannibale, comme une horreur sacrée. Entre les mains de qui sommes-nous? D'un monstre ou d'un dieu?

\* \* \*

Ne voyons que le dieu ou le demi-dieu. Si la *Légende des Siècles* est une des œuvres les plus incomplètes de notre poésie et, par endroits, les plus manquées, elle en est aussi une des plus géniales. Écartons tout ce qui est polémique trop accusée, philosophie ou apocalypse, bien que dans ces pièces il ait parfois une nouveauté d'image à la fois familière et sublime qui le rend, sur ce point, l'égal de Dante, et qui nous prouve que, dans la poésie scientifique, il n'aurait eu aucun mal à surpasser Lucrèce. Tenons-nous-en aux poèmes les plus accessibles, à ces *petites épôques* que Hetzel mettait au-dessus de tout. La plupart se ressentent encore de la double influence politique et religieuse dont il subissait la haute pression. On ne saurait douter que la *Première rencontre du Christ avec le tombeau*, intitulée primitivement les *Prêtres*, ne se rattache à l'inspiration biblique et anticléricale des *Châtiments*. Mais Hugo suit ici l'Évangile, et ce n'est pas lui qui a inventé qu'après la résurrection de Lazare les princes des prêtres s'assemblerent et ne songèrent qu'à faire mourir Jésus. La *Conscience* et le *Parricide* illustrent l'implacable tyrannie du remords. Mais un parricide n'a pas besoin d'être prince, roi ou empereur pour que le sang de sa victime retombe sur lui; et il nous importe peu que Hugo songe au parricide du Deux Décembre si nous, nous n'y pensons pas. Je soupçonne qu'il s'est peint dans Eyradnus. Chaque fois

(1) Dans les *Misérables*, il nous dira que Louis-Philippe était doux comme Louis IX et bon comme Henri IV.

qu'il met en scène un personnage puissant, austère et doux, collaborateur de Dieu, vous pouvez être assuré qu'il nous propose un portrait de lui-même.

Quand il songe et s'accoude on dirait Charlemagne...  
Il écoute partout si l'on crie au secours.  
Quand les rois courent trop le peuple, il le redresse  
Avec une intrépide et superbe tendresse...  
Sa grande épée était le contrepoids de Dieu...

Mais si Eyradnus ne parlait pas tant et agissait un peu plus vite, personne n'aurait l'idée en lisant son histoire de reconnaître sous sa cuirasse le mage de Guernesey. Le *Petit Roi de Galice* nous présente des princes féroces en liberté; il y en a eu; mais il y en a eu d'autres, et Roland était prince; et la ressemblance de Napoléon III avec Rosalbat ou Ruy le Subtil ne crève pas les yeux. Nous ne sommes point surpris d'apprendre qu'un certain nombre de vers de *Zim-Zizimi* furent écrits d'une main aveugle dans l'ombre d'une nuit d'insomnie. — On sait que Hugo dormait peu, que son lit était très bas et qu'il avait à portée de sa main des crayons et des feuilles de papier, toujours prêt à écrire sous la dictée des ténèbres. — *Zim-Zizimi*, c'est lui-même déguisé en Soudan d'Égypte à qui les Sphinx de la Gloire, de l'Amour, de la Volupté, de la Santé, de la Grandeur, de la Victoire rappellent que tous les hommes, les hommes de génie comme les autres, sont nés pour mourir et qu'un jour il mourra.

Cléopâtre embaumait l'Égypte : toute nue,  
Elle brûlait les yeux ainsi que le soleil,  
Les roses enviaient l'ongle de son orteil.  
O vivants, allez voir sa tombe souveraine.  
Fière, elle était déesse et daignait être reine,  
L'amour prenait pour arc sa lèvre aux coins moqueurs;  
Sa beauté rendait fous les fronts, les sens, les cœurs,  
Et plus que les lions rugissants était forte...  
Mais bouchez-vous le nez si vous passez la porte.

Souvenez-vous des *Soleils couchants* dans les *Feuilles d'automne*. Ce n'était que l'idée de la mort inévitable. Cette épouvante du cadavre, dont Villon et Baudelaire ont su nous donner le frisson, jamais encore Hugo ne l'avait rendue avec cette puissance de visionnaire ou d'halluciné. *Zim-Zizimi*, c'est lui, mais c'est vous, c'est moi, c'est nous tous.

Lorsqu'il consent à ses haines un peu de sommeil, lorsqu'il se soumet loyalement au sujet qui a fondu sur lui, lorsqu'il ne songe plus qu'à revêtir de beauté, sur un des points de l'histoire ou de la légende, un des éternels lieux communs où nous ramène notre condition d'homme, alors les anciennes épopées ne nous offrent rien de supérieur à ses tableaux dramatiques, ses visions de l'Orient, du moyen âge, des soirs de Judée ou de la grande nuit scandinave. C'est Cain échevelé, livide, fuyant sous l'œil de Jéhovah; c'est Xerxès retrouvant aux Thermopyles, dans les trois cents Spartiates, les trois cents coups de fouet dont il a insulté l'Océan; c'est le sommeil auguste de Booz; c'est la blancheur de Jésus penchée sur l'ombre où gît Lazare; c'est Mahomet touché par la mort, triste comme « un vieux aigle forcé d'abandonner son aire »; c'est l'île du Rhône retentissant sous le fracas sauvage du combat d'Olivier et de Roland; le petit roi de Galice arrivant sur le pont de Compostelle à l'heure où « les bons clochers sortent des brumes indécises »; la marquise de Lusace, la jolie reine Mahaut, endormie près de la trappe sinistre dans l'immense salle où des chevaliers, qui ne sont que des armures et dont les chevaux ne sont que des harnachements, apparaissent formidables sous leurs cimiers qui semblent une végétation de monstres; c'est toute l'Espagne de Vélasquez qui respire et qui brille dans la rose que tient la petite Infante et dont le vent disperse les pétales comme une armada; c'est toute la Renaissance des vieux antiques qui respirent dans la fresque du *Satyre*; toutes les guerres de l'Empire dont l'écho passe dans le *Cimetière d'Eylau*; et dans la cabane des *Pauvres gens*, ébranlée de la tempête, toute la grandeur des âmes simples ignorées d'elles-mêmes. Les plus belles épopées, qui l'emportent par l'unité du sujet, n'ont pas d'épisodes plus nombreux, plus divers, ni d'une poésie plus jaillissante.

Même dans ses poèmes les plus contraires à toute vérité et à toute vraisemblance, il garde encore, ce que nous avons remarqué au sujet de son théâtre, un sens du décor et de l'atmosphère historiques. Dans les autres, ce sens devient merveilleux. Ces vers du *Petit Roi de Galice* dressent devant nos yeux le paysage pyrénéen avec tout ce qu'il a de lumineux, de sonore, d'âpre, de nerveux et de sauvage :

Laveuses qui dès l'heure où l'Orient se dore  
Chantez battant le linge aux fontaines d'Andorre,  
Et qui faites blanchir des toiles dans le ciel,  
Chevriers qui roulez sur le Jaltzquivel  
Dans les nuages gris votre hutte isolée,  
Muletiers qui poussez de vallée en vallée  
Vos mules sur les ponts que César éleva,  
Sait-on ce que là-bas le vieux mont Corcova  
Regarde par-dessus l'épaule des collines ?  
Le mont regarde un choc hideux de javelines,  
Un noir buisson vivant de piques, hérissé,  
Comme au pied d'une tour que ceindrait un fossé,  
Autour d'un homme, tête altière, âpre, escarpée,  
Que protège le cercle immense d'une épée.

Hugo a multiplié à l'infini les effets des noms propres que nos plus grands poètes, qui ne possédaient point son imagination auditive, n'avaient fait que rencontrer par hasard. Mais il n'en a pas besoin : le rythme des vers, le son des rimes lui suffisent. L'insolente Autriche du XVII<sup>e</sup> siècle surgit au bruit pittoresque de ces vers du *Régiment du baron Madruce* :

Lorsque le régiment des hallebardiers passe,  
L'aigle à deux têtes, l'aigle à la griffe rapace,  
L'aigle d'Autriche dit : « Voilà le régiment  
De mes hallebardiers qui va superbement.  
Leurs plumets font venir les filles aux fenêtres.  
Ils marchent droits, tendant la pointe de leurs gêtres.  
Leur pas est si correct, sans tarder ni courir,  
Qu'on croit voir des ciseaux se fermer et s'ouvrir.  
Et la belle musique ardente et militaire !  
Leur clairon fait sortir une rumeur de terre.  
Tout cet éclat de rire orgueilleux et vainqueur  
Que le soldat muet refoule dans son cœur,  
Étouffé dans les rangs, s'échappe et se délivre  
Sous le chapeau chinois aux clochettes de cuivre.  
Le tambour roule avec un faste oriental  
Et vibre, tout tremblant de plaques de métal,  
Si bien qu'on croit entendre en sa voix claire et gaie  
Sonner allègrement les sequins de la paie.

Des vers comme ceux-ci, qui sont à la fois peinture, musique, suggestion historique ou légendaire, n'avaient pas été entendus, chez nous du moins, avant Victor Hugo. Son imagination, plus rapide qu'un Génie des *Mille et une Nuits*, bondit et relie les extrêmes d'un nœud instantané comme un éclair. Quel rapport peut-il exister entre les rochers où s'écroule le bandit Rostabat et une courtisane qui vivait en Grèce du temps de Socrate? Roland assène son estoc sur le misérable. Il tombe,

... et sur son coin d'albâtre  
Lais nue avait moins d'escarboucles luisant  
Que ces fauves rochers n'ont de plaques de sang.

Le combat se poursuit; un ruisseau de pourpre erre et fume dans cette clairière aride qui s'ouvre juyusement à l'horrible rosée. Elle boit le sang mieux qu'un faune le vin. Mais avant d'arriver à ce dernier trait, le poète a vu la scène faunesque.

Des satyres, couchés sur le dos, égrenant  
Des grappes de raisin au-dessus de leur tête,  
Des agépans aux yeux de dieux, aux pieds de bête  
Joutant avec le vieux Silène, s'essoufflant  
À se vider quelque outre énorme dans le flanc,  
Tétant la nymphe Ivresse en leur riantie envie,  
N'ont pas la volupté de la soif assouvie  
Plus que ce redoutable et terrible ravin...

Et c'est presque tout le temps cette luxuriance de rapprochements soudains, d'analogies brèves et splendides, de visions où le chimérique se mêle au réel « dans une proportion, disait Gautier, qui est la poésie même ».

Ses personnages, — quand il veut bien ne pas ouvrir les cages de sa ménagerie et ne pas lâcher sur la place publique ses princes, ses rois, ses prêtres, ses évêques, ses papes, ses empereurs, — ne sont pas plus compliqués que ceux des légendes et des contes les plus populaires. Sa grande infériorité est là. Ils se ramènent presque tous à celui du justicier qui, malheureusement, gâte un peu son héroïsme par son ton de matamore. Cependant il a imaginé, je ne dis pas créé, une figure à laquelle sa poésie a prêté un charme, celle du page blond rose comme une fille et qui aura le courage d'un lion : Roland jeune et le jeune Olivier et le jeune comte Angus de l'*Aigle du Casque*, qui, à peine âgé de seize ans, vient affronter l'horrible Typhaine :

Un cheval d'un blanc rose  
Porte un garçon doré, vermeil, sonnant du cor,  
Qui semble presque femme et qu'on sent vierge encor.  
Doux être confiant comme une fleur précocée.  
Il a la jambe nue à la mode d'Écosse.

Plus habillé de soie et de lin que d'acier,  
Il vient gaiement suivi d'un bouffon grimacier.  
Il regarde, il écoute, il rayonne, il ignore;  
Et l'on croit voir l'entrée aimable de l'aurore...

Mais le plus aimable de tous, c'est le héros de cette incomparable comédie héroïque. *Aymerrillot* : Charlemagne revenant d'Espagne la tête basse, et tout à coup une belle ville aux mâchicoulis de forme sarrazine se montrant à lui comme une tentation de revanche; tous ses pairs, dégoûtés et fourbus, refusant de marcher; l'Empereur furieux, criant qu'il assiègerait la ville à lui seul, et soudain un jeune homme sortant des rangs...

Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,  
Que d'abord les sondards, dont l'estoc bat les hanches,  
Prenent pour une fille habillée en garçon.  
Doux, frère, confiant, serene, sans écusson  
Et sans panache, ayant sous ses habits de serge,  
L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge...

Un de ses pairs, qui avait répondu à Charlemagne de façon fort bouvrue,

Le Gantois, dont le front se relevait très vite,  
Se mit à rire et dit aux reîtres de sa suite :

« Hé, c'est Aymerrillot, le petit compagnon ! »  
— « Aymerrillot, reprit le roi, dis-nous ton nom. »

— Aimer, Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine  
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,  
Je sais lire en latin et je suis bachelier,  
Voilà tout, sire, il plut au sort de m'oublier  
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires,  
Deux liards conviendraient fort bien toutes mes terres,  
Mais tout le grand ciel bleu n'empirait pas mon cœur,  
J'entrerais dans Narbonne et je serai vainqueur.  
Après, je châtierai les raillleurs, s'il en reste,  
Charles plus rayonnant que l'archange céleste  
S'écria : « Tu seras pour ce propos hautain  
Aimer de Narbonne et comte palatin,  
Et l'on te parlera d'une façon civile,  
Va, fils. » Le lendemain Aimer prit la ville.

Il y a là une étonnante jeunesse d'imagination, unie à l'art le plus mûr, le plus savant. Hugo a nommé Homère « l'énorme poète enfant ». Je le nommerais volontiers, lui l'énorme poète adolescent.

Pas de poésie plus autonome. Hugo n'imita pas ses pairs. Sans doute s'est-il souvenu du Roland de l'Arioste qui déracine les chênes. Mais l'Arioste ne croit pas à ce qu'il nous dit et Hugo a vu ce qu'il nous raconte. Milton l'a plus fortement impressionné. Peut-être le *Prométhée* de Shelley, que son fils lui traduisait, lui a-t-il indiqué quelques traits pour son *Satyre*. On relève ça et là un souvenir de Virgile ou de Lucrèce. Les poèmes de Vigny, et même les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle l'ont peut-être encouragé dans sa veine épique; mais il ne leur doit rien ou presque rien. Sa dette est-elle plus sérieuse envers Lamartine? On l'a prétendu (1). Je le crois; mais elle ne va pas très loin. L'influence du Théophile Gautier de la *Comédie de la mort* et des *Fleurs du mal* de Baudelaire l'a-t-elle effleuré? Ce n'est pas impossible. Cependant on peut affirmer qu'il n'emprunte qu'aux érudits et aux lexicographes. Ce grand burgrave ne s'attaque point aux autres grands burgraves. Il ne se met sous la dent que de pauvres diables de petits savants ou des versificateurs attardés sur qui tombe la nuit, convaincu d'ailleurs qu'en les croquant il leur fait beaucoup d'honneur. Il leur en ferait surtout s'il daignait les mentionner dans un *post-scriptum*. Quand il aborde un de ses égaux, il traduit ou transpose et rivalise. Il traduit Eschyle, et nous avons une scène de l'*Oresteie* qui nous fait regretter de ne pas avoir la pièce entière. Il est le seul poète qui ait pu toucher au *Nouveau Testament* et le traduire sans devenir infirme. Quant à l'*Ancien*, il en égale la beauté en le transposant.

Il fait exactement avec la Bible ce que les Corneille, les Racine, les La Fontaine faisaient avec les Espagnols, les Grecs, les Latins et la Bible elle-même. Son *Booz endormi* est un des meilleurs témoignages de l'aptitude traditionnelle du génie français à dépeigner ce dont il s'empare des particularités de temps et de lieu et à ne conserver que l'essentiel et l'universel. Du livre de la Bible il a supprimé, comme l'eût fait un poète du XVII<sup>e</sup> siècle, les détails

(1) Introduction aux *Contemplations* par M. JOSEPH VIANEY (les Grands Rivains de la France).

réalistes, presque toute la couleur locale, lui, l'auteur de la *Préface* de *Cromwell*! L'histoire de Noémi, sa parenté avec Booz qui autorise Ruth à lui demander de l'épouser, son adroite politique, lorsqu'elle prescrit à sa belle-fille « de mettre ses plus beaux vêtements, et de s'indre, puis de ne pas se laisser apercevoir de Booz avant qu'il ait achevé de manger et de boire et ensuite d'aller s'étendre à ses pieds ». Il y ajoute un rêve (comme dans la tragédie classique, ô Pauline! ô Athalie!) le rêve qui descend dans l'âme de Booz et dont il emprunte les éléments à la Genèse, où Abraham, quand Dieu lui annonce qu'un fils naîtra de lui, tombe la face contre terre et rit disant en son cœur : « Naîtra-t-il un fils à un homme de cent ans? » Seulement Hugo a laissé de côté, comme l'eût fait un poète du temps de Louis XIV, — hormis peut-être La Fontaine, — ce rire du patriarche qui, signe de joie ou d'incrédulité, n'eût pas paru convenable en présence du Seigneur. Mais il a gardé la figure de Booz « bon maître et fidèle parent », sa piété, sa générosité envers les pauvres; il a gardé la poésie pastorale du récit biblique en la rendant plus chaste.

Booz s'était couché de fatigue accablé,

et non plus rassasié de nourriture. Et il en a rendu le sujet plus vraisemblable ou moins choquant.

Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme  
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard qui revient vers la source première  
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants.  
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens  
Mais aux yeux des vieillards on voit de la lumière.

Surtout Hugo a compris que l'épisode, important aux yeux des Juifs puisque David est issu de Booz, prenait une valeur dramatique infinie pour les chrétiens puisque Jésus était humainement le fils de David. Le christianisme idéalise et sanctifie l'aventure de la glaneuse. A Noémi, femme avisée et pratique, le poète a magnifiquement substitué l'invisible Dieu qui conduit tout. C'était pour rapprocher ces deux êtres prédestinés, si éloignés l'un de l'autre par leur âge et leur condition, que le divin moissonneur avait fait la nuit si tranquille, si lumineuse, si embaumée, prologue d'un mystère qui, depuis dix-neuf cents ans, hante l'imagination des hommes et a changé le ciel des âmes. Les vers de Hugo sont soulevés du même grand souffle qui, sorti du *Nouveau Testament*, anime et gonfle le *Discours sur l'Histoire universelle*.

L'ombre était nuptiale, anguste et solemnelle.  
Les anges y volaient sans doute obscurément,  
Car on voyait passer, dans la nuit, par moment,  
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile...

Tout reposait dans Ur et dans Jerimadeth,  
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;  
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre  
Brillait à l'Occident et Ruth se demandait.

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,  
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été  
Avait en s'en allant négligemment jeté  
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Nos regards suivent naturellement celui de Ruth vers le ciel où s'est décidé le grand drame.

Hugo n'a pas fait mieux, mais il a fait aussi bien lorsque, dans la seconde partie de la *Fin de Satan*, les jeunes gens et les jeunes filles du bourg de Bethphagé chantent le *Cantique des Cantiques* au moment où Jésus apparaît, se rendant à Jérusalem. Il n'a en vue dans ce *Cantique*, qui d'ailleurs a donné lieu à tant de discussions et d'interprétations, que l'appel de l'âme humaine au bien-aimé qu'elle attend. La sensualité biblique, qu'il me semble si difficile d'accorder avec un chaste amour, s'est transformée, chez Hugo, en une effusion voluptueuse où l'âme a autant de part que les sens. Il a émondé la poésie hébraïque; il en a éliminé les images trop particulières qui pouvaient nous paraître des étrangetés ou des brutalités; il l'a clarifiée et universalisée, tout en y conservant l'accent oriental. Et il en a tiré des strophes comme celles-ci :

Qu'est-ce que des amants? Ce sont des nouveau-nés.  
Mon bien-aimé, venez des monts, des bois, venez.  
Profitez des portes mal closes.  
Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais  
Pour ne pas adorer son rire jeune et frais.  
Venez, mon lit est plein de roses...

Dans l'obscurité grand, dans la clarté divin,  
Vous régnerez : votre front brille en ce monde vain  
Comme un bleuet parmi les seigles.  
Absent, présent, de loin, de près, vous me tenez.  
Venez de l'ombre où sont les lions et venez  
De la lumière où sont les aigles.

J'ai cherché dans ma chambre et ne l'ai pas trouvé  
Et j'ai toute la nuit couru sur le pavé,  
Et la lune était froide et blême,  
Et la ville était noire et le vent était dur,  
Et j'ai dit au soldat sinistre au haut du mur  
« Avez-vous vu celui que j'aime ? »

Quand tu rejetteras la perle en ton reflux  
Ô mer, quand le printemps dira : « Je ne veux plus  
Ni de l'ambre ni du cinname,  
Quand on verra le mois nisan congédier  
La rose, le jasmin, l'iris et l'amandier,  
Je le renverrai de mon âme.

S'il savait à quel point je l'aime, il paîrait.  
Viens, je lis s'ouvre ainsi qu'un précieux coffret.  
Les agneux sont dans la prairie,  
Le vent passe, et me dit : « Ton souffle est embaumé.  
Mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon bien-aimé,  
Toute la montagne est fleurie.

Oh ! quand donc viendra-t-il mon amour, mon orgueil,  
C'est lui qui me fait gaie ou sombre ; il est mon deuil.  
Il est ma joie et je l'adore,  
Il est beau, Tour à tour sur sa tête on peut voir  
L'étoile du matin et l'étoile du soir,  
Car il est la nuit et l'aurore...

Ces strophes ardentes et parfaitement belles, qui sortent du *Cantique des Cantiques* comme l'*Esther* ou l'*Athalie* de Racine des livres de la Bible, sont presque immédiatement suivies de l'arrivée du Christ.

Alors on aperçut au tournant de la route  
Un homme qui venait monté sur un ânon.  
Cet homme dont chacun se redisait le nom  
Était le même à qui Sadoch, l'autre semaine,  
Avait jeté du haut du temple un cri de haine,  
Il avait les cheveux partagés sur le front.  
Des femmes qui riaient et qui dansaient en rond  
Le suivaient et de fleurs elles étaient couvertes,  
Et des petits enfants portaient des branches vertes,  
Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs  
Et de Jérusalem dont on voyait les murs,  
Sortait la foule gaie, heureuse, péle-mêle.  
Des mères lui montraient leur fils à la mamelle  
Et les vieillards criaient : Hosanna ! Quelques-uns  
Soufflaient sur des réchauds où brûlaient des parfums.  
Il s'avancait avec le calme du mystère.  
Et ces hommes louaient cet homme, et sur la terre  
Étendaient leurs habits pour qu'il passât dessus  
Quelques lambeaux de pourpre à la hâte cousus  
Faisaient une bannière en avant du cortège,  
Et tous disaient : « Que Dieu le Père le protège !  
Voilà celui qui vient pour nous rendre meilleurs.  
Lui pensif, regarda Jérusalem, les fleurs,  
Le soleil au plus haut des cieux comme une fête  
Ces tapis sous ses pieds, ces rameaux sur sa tête  
Et les femmes chanter et le peuple accourir,  
Et sourit en disant : « Je vais bientôt mourir.

Je parlais en commençant des autres grands poètes épiques. Je ne dis pas, je ne pense pas que Hugo leur soit supérieur ; je ne crois même pas qu'il soit toujours leur égal. Mais enfin il est le seul qui ait jamais passé aussi aisément du plus magnifique lyrisme au ton le plus simple et le plus pathétique de l'épopée.

ANDRÉ BELLESSORT.

### Conférences Cardinal Mercier

Le Capitaine CARLO DELCROIX, grand mutilé de guerre italien, député, prendra la parole le mardi 19 mars, à 5 heures (Salle Patria).

Le jeudi 14 mars M. André BELLESSORT donnera sa neuvième conférence sur :

VICTOR HUGO  
Les derniers romans

## Naissance d'une architecture

Il se publie en ce moment beaucoup d'ouvrages consacrés à l'architecture, non seulement à sa pratique mais à sa théorie, et ces ouvrages, de l'aveu des libraires, trouvent accès auprès d'un public chaque jour plus étendu.

Les changements apportés par la guerre à nos mœurs et aux conditions de la vie sociale ont mis au premier plan de nos préoccupations l'aménagement intérieur et extérieur de nos demeures.

Un chacun éprouve plus ou moins nettement le besoin et le désir de faire peau neuve. Les recherches entreprises par les novateurs sont suivies avec une attention croissante. Ce que l'on appelle, d'ailleurs assez faussement, le style moderne — nous verrons plus loin qu'il n'est pas encore question de *style* — recrute chaque jour de nouveaux adhérents.

Si l'adhésion n'est pas encore complète et générale, si la position du grand public reste toujours une position d'attente, c'est parce qu'il n'a pas encore réussi à distinguer ce qui, dans les réalisations qu'on lui propose, offre un caractère durable et sérieux et ce qui, au contraire, relève d'une mode essentiellement passagère.

L'hésitation lui est d'autant plus permise que les précurseurs eux-mêmes s'entendent à brouiller les pistes et que loin de se juxtaposer et de se poursuivre dans une même direction, les recherches actuelles obéissent bien souvent à des concepts absolument divergents.

A n'interroger que les plus sérieuses d'entre elles, il n'est que trop certain qu'un désaccord secret subsiste dans les pensées, le même désaccord qui se marque ailleurs, s'il s'agit de philosophie ou de politique.

Quoiqu'on en ait, même en art, on est toujours plus ou moins au service de ses convictions. L'art est fonction de l'homme, et l'examen des formes sous lesquelles il s'adresse à nous ne va pas sans impliquer l'étude des sentiments qui président à leur naissance.

Prétendre à ne vouloir situer les problèmes architecturaux que sur le seul plan de la logique constructive, comme le veulent certains théoriciens actuels, c'est proprement esquiver le débat.

La beauté, la perfection d'une forme architecturale est parfois le résultat d'une subordination étroite à la fonction ; elle ne l'est pas forcément et par définition.

Lorsque Henri Van de Velde proclame que rien ne devient laid qui est né d'une conception rationnelle, il n'est que de se tourner vers certaines productions de l'industrie pour découvrir un démenti formel à son affirmation.

Lorsqu'un Le Corbusier nous propose en exemple de beauté architecturale le fuselage d'un avion, l'étrave d'un paquebot, les réservoirs à grains des grands silos américains, il confond deux ordres différents de valeurs. Entre l'outil parfait et le monument achevé, il y a toute la distance qui sépare la matière de l'esprit. Pour passer de la construction, à l'architecture, il y a un pas à franchir, et la technique s'en montre incapable.

Cette affirmation du primat de l'utile, reprise en chœur par la plupart des constructeurs, trouve un semblant de justification dans les nécessités de l'heure. Nous le savons. Devant les errements accumulés en architecture au siècle dernier, il importait de pouvoir reprendre le départ en un point délibérément choisi. Cette soumission préalable aux exigences de la technique n'est pas un mal.

Elle est un bien, à condition toutefois qu'on ne transforme pas un moyen et une obligation en principe.

Cette croyance naïve à la vertu de l'objet en soi, cette délégation consentie au seul calcul est aussi absurde, aussi fausse que l'était la position prise à l'autre extrême par un Ruskin, assurant qu'un édifice devait être décoré jusqu'en ses parties cachées et invisibles à l'œil du spectateur.

Accouplée à la construction, se servant d'elle, trouvant même en elle ses limites, l'architecture n'en reste pas moins une manifestation d'ordre essentiellement spirituel et moral. Sa raison d'être est de traduire, et de transmettre un mouvement de l'âme.

Elle dispose pour cela de trois éléments principaux : les volumes, les surfaces et les lignes.

Certains théoriciens font volontiers abstraction des lignes. Il semble cependant qu'à bien examiner les édifices, et si nous les voulons bien distinguer les uns des autres, leur signification, l'emprise qu'ils exercent sur nous, est principalement en fonction des lignes. On pourrait dire que si les volumes et les surfaces sont comme le corps et le visage de l'édifice, la ligne en est l'âme.

« La ligne est une force, a écrit Henri Van de Velde, elle traduit l'énergie de qui l'a tracée. »

Si nous avons cru devoir nous opposer à un autre de ses aphorismes, cette fois, nous voici en plein accord avec lui.

Sans doute, l'architecture est aussi ce « jeu savant, correct et magnifique des volumes sous la lumière » dont parle Le Corbusier ; elle réussit aussi à nous émouvoir par la seule beauté d'une surface largement offerte, mais au-dessus des volumes et des surfaces, il y a la ligne, non seulement cette ligne qui les circonscrit et les définit, la ligne créatrice de formes, mais aussi cette ligne idéale qui circule à travers tout l'édifice, qui lui confère le mouvement, l'allonge ou le dresse, le déploie ou le tasse, le fait saillir ou au contraire se dérober devant nous, qui le rend vivant en un mot, cette ligne qui est son style.

Car le style n'est autre que cela, un mouvement imprimé à la matière dans un sens déterminé. Le style n'est pas dans l'ornement. Le style est signifié dans son essence par la ligne, ou si l'on veut, et plus exactement, par les rapports qu'il institue entre les divers états de cette ligne.

C'est ainsi que la substitution du chapiteau à volutes au chapiteau à abaque ou du fût lisse au fût cannelé a moins d'importance que l'exhaussement et l'amenuisement graduel de la colonne, lesquels ont provoqué la rupture de l'équilibre si précieusement ménagé à l'époque dorienne entre les deux éléments constitutifs de l'architecture grecque, entre le fronton et son support, entre la ligne verticale et l'horizontale.

C'est ainsi encore que l'architecture gothique se définit strictement, non pas par les fleurons ou les rinceaux qui s'épanouissent dans la pierre, mais par la prédominance absolue, voulue, recherchée, poussée à l'extrême limite, de la verticale, de même que c'est l'emploi dominant de l'horizontale qui confère aux ordonnances de Versailles leur majesté sereine et tranquille.

A qui voudrait entreprendre la rédaction d'une grammaire des styles, il ne serait pas difficile d'établir ainsi pour chaque grande époque la syntaxe des lignes qui se dégagent de la lecture de ses édifices, et plutôt que par l'analyse du détail, il conviendrait de différencier les diverses écoles d'architecture par la façon dont elles ont réagi au contact de ces deux forces qui commandent à toute conception architectonique, le dynamisme qui la pousse à contredire les lois de la pesanteur, la statique qui l'invite à s'y soumettre.

Entre ces deux forces ennemies mais conjuguées, l'une spirituelle, l'autre matérielle, une équation s'établit chaque fois, qu'il n'est pas du tout impossible de traduire en chiffres.

On verrait varier les deux termes, prédominer l'un sur l'autre, suivant les époques; la verticale l'emporter sur l'horizontale aux

époques d'exaltation, qu'elle soit d'essence religieuse, intellectuelle ou politique; l'horizontale sur la verticale aux époques de tranquillité et de pouvoir bien établis. La puissance de Rome, l'ordre romain, s'appuie sur l'horizontale. Ils se définissent, ils s'étalent dans les larges assises de ses monuments.

Avec ces mêmes pierres, au contraire, les passions tumultueuses de la première renaissance italienne dressent sur le ciel, en un jet, la silhouette hautaine des tours carrées de ses palais.

Parfois les deux forces s'équilibrent dans un dosage parfait. La sécurité, la douceur de vivre s'accompagnent de l'alacrité de l'esprit. L'horizontale se superpose à la verticale et l'épouse. C'est le miracle grec et l'harmonie sans seconde du Parthénon, que couronne le fronton symbolique, le triangle sacré, emblème de la perfection.

Le plus souvent elles pactisent. Insoucieuses de dominer, ou s'en trouvant incapables, elles essaient de dérober leur antagonisme sous une forme née de leurs tendances opposées. La courbe est un compromis, mais qui ne joue et ne s'applique pleinement que sous la figure du cercle. Le plein-cintre signifie le repos et la paix, la force aussi. Mais toute autre courbe s'en éloigne. L'arc brisé ramène l'inquiétude, l'exaltation de l'esprit et de l'âme, le désir d'évasion. Les autres servent et ploient sous le faix d'un fardeau secret. Volupté et mollesse des contours dans les temples asiatiques, fièvre, nostalgie, romantisme dans la volute baroque.

La ligne n'a rien d'une abstraction. Elle commande à nos sentiments, et les préfigure. Elle parle, elle est éminemment représentative de l'homme et de son époque.

Quelle est donc la ligne de la nôtre?

Voilà précisément ce qu'il appartient à l'architecture contemporaine d'élucider et de définir.

\* \* \*

Actuellement cette ligne n'est qu'en puissance. Bien qu'on puisse déjà distinguer quelques-uns de ses linéaments, il est prématuré, si pas dangereux, de vouloir en déterminer d'ores et déjà l'inflexion. Nous sommes en période de transition, battus moralement et matériellement par des courants contradictoires. Allons-nous vers l'ordre ou le désordre, vers la paix ou la guerre, vers la grandeur ou la petitesse?

Personnellement nous penchons pour l'ordre et la paix, mais nous serions bien empêchés de le justifier. En attendant, et si nous faisons abstraction de cette incertitude qui règne sur notre proche destin, que voyons-nous autour de nous? Quelle peut-être exactement la couleur de ce temps, de ce fugace présent que nous entreprenons de juger?

Quelle influence peut-il exercer sur cette architecture en voie de naître, cette architecture qui n'en est encore qu'à ses premiers balbutiements?

L'architecture, proclament avec raison tous les théoriciens, l'architecture doit être l'expression de son temps.

Essayons donc de confesser ce temps, notre temps.

Nous constatons tout d'abord qu'il n'est plus celui de la douceur de vivre. La vie est devenue un combat. Pour subsister, il nous faut user de beaucoup plus de forces que nous n'en utilisons au temps qui précédait la guerre. Ces forces il nous faut donc ne les point gaspiller. L'agencement pratique de nos demeures devient un véritable besoin. Nous allons et vers une simplification dans leur plan et vers une utilisation de plus en plus stricte de leurs organes. Esthétiquement, cela se traduit par des surfaces de moins en moins ouvragées, par l'exclusion de tout ce qui ne sert pas directement.

Usant de nos forces très largement, il nous faut aussi les récupérer. Le sport y pourvoit, mais la lumière et le soleil sont également bienfaisants.

Une demeure moderne devra donc accueillir l'une et l'autre à foison.

Nous élargirons nos fenêtres, et surtout serons plus attentifs à les bien situer.

Notre souci d'hygiène, combiné avec notre besoin de lumière, fera que nous préférons les surfaces lisses et nues et simplement enduites, plutôt que tapissées ou recouvertes, aux papiers et tissus lourdement historiés dont nous nous entourions autrefois.

Mais comme nous avons aussi besoin d'un réconfort continu de toniques, ces surfaces seront colorées et non pas dans les tonalités froides, mais dans les tonalités les plus chaudes. Nous devons mettre le soleil en bouteilles.

Nous avons pour cela un auxiliaire précieux et peu ou plutôt mal utilisé jusqu'à présent : l'électricité. L'électricité doit être la fée du foyer, la dispensatrice d'illusions et de beauté à bon marché. Un éclairage bien étudié peut faire d'un intérieur un paradis artificiel. Autant que possible, l'éclairage se fera de façon indirecte.

Dans ce décor simple et gai à tout heure nous éviterons de placer trop d'objets. Pressurés comme nous le sommes au dehors par la masse, masse de la multitude, masse du trafic, masse des sollicitations de tous genres; appels des devantures, clameurs de la publicité, tourbillons, nous aspirons au dépouillement. Un seul objet de prix, que l'on peut contempler à loisir et sans se fatiguer, plutôt que cent autres accumulés dans une vitrine.

Ce même goût pour les surfaces nettes, ce même besoin, nous incline à rechercher pour l'extérieur de nos demeures les dispositions les plus sobres, nous ne disons pas les plus pauvres. Car nous aimons le luxe, le luxe discret, le seul vrai. Nous l'aimons chaque jour davantage. Dans les automobiles qui nous conduisent, dans nos vêtements, dans le moindre objet dont nous nous servons.

Notre demeure pour nous plaire devra donc se présenter à l'extérieur sous un aspect à la fois simple et raffiné. Ce raffinement s'accommodera de matériaux divers. Nous ne renoncerons ni à la pierre, ni à la brique. Nous serons cependant tentés d'en modifier l'ordonnance traditionnelle, de la simplifier, de l'unifier, de façon à obtenir ce que nous venons de redécouvrir : la beauté, le charme du mur, de la belle surface unie, large, solide, non découpée.

Un point qui nous laisse en suspens, c'est le toit. Faut-il le maintenir, ou cédant aux sollicitations pressées de certains, se résigner à le voir disparaître?

Si logique, si pertinente que soit l'argumentation de ceux qui préconisent son remplacement par la terrasse, de quelque utilité que celle-ci se puisse targuer, de quel charme, de quel agrément même, nous ne pouvons nous décider à condamner le toit.

Une agglomération sans toits sous nos climats nous apparaît comme une monstruosité. Même illogique, même surannée, il nous faut maintenir le toit, ou tout au moins son simulacre.

Et si la demeure est isolée, il nous le faut tout entier. Se détachant sur le ciel de notre pays, entourée d'arbres de nos contrées, une demeure sans toit apparaît comme une étrangère, comme une note fautive au milieu d'un accord parfait.

Nous défions quiconque est sensible le moins du monde de nous démentir sur ce point. Il n'y a qu'un moyen de justifier en nos pays la présence d'une terrasse au milieu des arbres, c'est de ramener ceux-ci à la mesure de la première, en les taillant, comme le fit Le Nôtre, à Versailles. Mais l'arbre libre exige le toit.

Voilà donc, esquissée en quelques touches rapides, l'ébauche d'une architecture. Mais la ligne, cette ligne moderne que nous cherchons, ne nous est point encore apparue, ou de façon fort indistincte.

C'est qu'aussi bien nul ne l'a encore dégagée de façon suffisamment précise.

Nous voyons bien s'affirmer dans l'ensemble une certaine prédominance de l'horizontale. Le format allongé des baies, l'adoption de la terrasse par la plupart des constructeurs « modernistes » tend en effet à la mettre en évidence, mais son introduction n'est que le fait des dispositifs de construction adoptés. Elle n'est pas le fait d'une volonté arrêtée, d'un dessin préconçu. Elle ne parle, ni ne chante, comme l'exige à bon droit cet Eupalinos, dont tout le monde cite à l'envi les paroles ailées, mais que personne ne songe à imiter vraiment.

A peine ébauché, le rythme se meurt.

Ouvrez le livre (1) dans lequel André Lurçat a collationné quelques-unes des réalisations les plus récentes. Beaucoup de ces œuvres sont intéressantes, mais aucune d'elles ne *chante*. Le rationalisme dont font profession leurs auteurs, ce rationalisme étroit que nous avons dénoncé plus haut, donne à toutes ces constructions l'aspect rigide d'un problème de géométrie. Qu'elles viennent de Hollande de France, de Belgique ou d'Allemagne, elles communient toutes dans le même fétichisme. Il est impossible d'éprouver la moindre émotion à leur contact. De tous les constructeurs « modernistes », nous n'en connaissons qu'un qui ait réussi jusqu'à présent à faire chanter son œuvre, tout au moins à la faire parler et c'est l'Allemand Mendelsohn, l'auteur de la Tour d'Einstein à Postdam, mais les paroles qu'il prête à son œuvre, le chant qu'il lui fait proférer, sont des paroles barbares et un chant de guerre. N'empêche que voilà un message.

Quant aux autres, leurs édifices sont muets. Les frères Perret eux-mêmes, n'ont pas réussi à donner un sens clair à leur cathédrale du Raincy.

Nous craignons fort que ce parti pris de raison ne reste néfaste à ceux qui l'ont embrassé avec trop de fougue. On ne rompt pas impunément toute attache avec la tradition. Si pervertie qu'elle fût, il se trouvait toujours en elle quelque partie saine par où l'on eût pu tenter d'entreprendre la guérison, et c'était un soutien malgré tout.

Actuellement, les réformateurs trop empressés se trouvent en l'air et très empêchés de poursuivre leur conquête.

Ils ont placé l'esprit à leur service, mais négligé d'asservir le sentiment. Leurs œuvres ont un cerveau mais pas d'âme.

Est-ce à dire que nous n'aurons pas de véritable architecture? Que non pas. Son avènement est simplement retardé. L'erreur commise est réparable. D'autres expériences d'ailleurs, menées avec plus de prudence, nous acheminent vers cette conquête tant désirée. A côté des tenants du rationalisme intégral, il en est d'autres qui misent actuellement sur des moyens plus subtils. Pour faire neuf, il suffit bien souvent d'alléger quelque peu des formes déjà éprouvées. C'est ce que l'on a d'ailleurs fait de tout temps, et qui constitue proprement la succession des styles.

Il est possible de le faire encore; il suffit pour cela d'enchaîner en quelques autres points que ceux du passé tout proche. Ce XIX<sup>e</sup> siècle tant honni n'est pas sans posséder quelques réserves précieuses, connues des vrais amateurs. Il y a dans certaines vieilles choses qu'il nous a léguées une puissance de poésie qui n'est pas toute évaporée. Il suffit parfois d'une goutte de cette poésie pour parfumer le vin nouveau.

L'Architecture, ne l'oublions pas, est une fée qui doit posséder la science des philtres...

MARCEL SCHMITZ.

(1) Architecture. Au sans pareil. 1 vol.

# Le génie de Berne

## Les hommes

Le génie de Berne, ce n'est pas le produit de la terre, de la race et de l'histoire agissant en convergence, et nécessairement, sur les hommes, les déterminant avec une force irrésistible, leur imposant leurs défauts et leurs qualités. Le peuple de Berne, ce n'est pas un être en soi : sorte de géant bon et barbu, né de la terre, parfois violent, qu'il faut se garder de provoquer, car il tape dur, mais qu'un instinct sûr guide vers le progrès, et qu'on doit suivre. Le peuple bernois a été rassemblé, discipliné, conduit par des chefs; le génie bernois a été senti, rendu conscient, exprimé par des maîtres. La volonté d'un duc a fondé la ville, la volonté de quelques poètes, penseurs, artistes nous a laissés les œuvres qui vont nous permettre de définir le génie de la ville et république.

Car la terre et la race donnent un corps, des instincts, un tempérament et peut-être un langage aux hommes. Des hommes elles font des individus. Mais l'intelligence, la volonté sont de la personne. La personne prend la terre brute et en fait un champ cultivé, prend le roc informe et en fait une demeure, une fontaine, une statue, une cathédrale. La personne prend le langage et en fait une langue, fixant le sens des mots, le rythme des phrases. La personne prend une race et répand sur elle son génie.

Berne, c'est quelques hommes, quelques grands hommes. De rares grands hommes, car le pays est restreint et la lutte pour la vie fut si rude et longue qu'avant le XVI<sup>e</sup> siècle, avant l'épanouissement esthétique de la Renaissance, et l'excitation cérébrale de la Réforme, la cité n'eut guère de loisir pour l'art et pour l'esprit.

Quelques hommes, quelques grands hommes, de rares grands hommes; il faut qu'elle le sache, elle, Berne, qui a toujours craint les hommes et les idées. Le caractère bernois, administratif et pratique, politique et militaire, semble être réfractaire aux œuvres désintéressées de la pensée humaine. Il est particulariste : tout ce qu'on fait à Berne est bien fait; il faut continuer de faire comme à Berne, même si le monde agit et pense autrement. Du vaste monde on ne voudrait rien savoir, rien apprendre, ou le moins possible. On risque ainsi de s'embourber dans un provincialisme où la tradition devient routine, l'indépendance isolement, où les principes s'ossifient en préjugés. Le Bernois se méfie de l'étranger, il se défend contre lui, il se cuirasse contre son influence, mais si fort qu'il finit par avoir de la peine à respirer. Il subit, sans assez réagir, la fatalité de sa terre, à l'écart des grandes routes, loin du Rhin et loin du Rhône, séparée de l'Italie par deux chaînes d'Alpes difficiles à franchir, de la France par trois ou quatre crêtes de Jura long à traverser. Il subit la fatalité de son histoire qui n'a cessé d'orienter son esprit vers la politique, la police, les armes : de là cette valeur suprême, exagérée, qu'il donne à l'Etat. L'Etat, qu'il soit patricien ou démocratique, est toujours pour le Bernois une majesté. Même citoyen, l'individu reste toujours le sujet de cette majesté; par des réglemens, des prescriptions, des défenses, des impôts, on l'attelle au char pour qu'il marche droit entre des bornes. La défense de l'Etat est pour le Bernois un souci constant. Il ne suffit pas de le défendre contre l'étranger, il faut encore le défendre contre les idées : jadis, à l'époque du patriciat déclinant, contre celles de Rousseau; aujourd'hui, à l'époque du radicalisme agonisant, contre celles du théologien Barth. Econome de l'argent et des forces, traitant volontiers de luxe tout ce qui ne lui paraît point avoir une utilité immédiate, le Bernois donne volontiers un sens matériel à la culture : de cossus bâtimens, de bonnes routes, d'amples écoles, de la technique, de la procédure et de l'hygiène. D'ailleurs, nous répétons, il n'est pas très curieux, pas très psychologue. Il n'a guère le sentiment des libertés individuelles. Il a beaucoup de peine à s'élever aux idées générales. Il le sent, il le sait. Il se confine dans des spécialités étroites, mais où il excelle.

Ce sont là ses défauts et ses bornes. Mais voici la vertu : cette volonté de rester soi-même, cette continuité, cette force d'assimilation, ce culte pour tout ce qui fait le génie de Berne. De toutes les républiques suisses, Berne est celle-là qui, à travers les siècles, est demeurée la plus fidèle à son visage et à son âme. Aujourd'hui que tout est en désordre, que l'internationalisme est à la mode et qu'il est « progressiste » de renier le passé, le culte de Berne pour son dialecte, ses traditions, ses artistes et ses poètes a de la

grandeur : il est même nouveau chez elle. De leur vivant, Gotthelf n'a jamais été célébré comme Gfeller, ni Hodler comme Amiet. Berne comprendrait-elle enfin qu'un peuple ne peut se défendre et ne vaut que par les valeurs spirituelles?

Car Berne, depuis longtemps, depuis quatre siècles, a produit de telles valeurs, et celles de jadis sont bien au-dessus de celles d'aujourd'hui. Berne a engendré de grands hommes. Elle en met au monde un par siècle, quelquefois un par demi-siècle, avec beaucoup d'efforts. Après quoi il semble qu'elle se retourne et se rendorme, le nez entre les pattes, grognant lorsqu'on cherche à la secouer. D'ailleurs, on dirait que cette progéniture l'étonne, qu'elle commence par en avoir peur. Elle la rente, lui rend la vie difficile. La proscribit même : les républiques sont ingrates parce qu'elles sont craintives. Ce n'est que beaucoup plus tard, ce n'est même que trop tard, qu'elle reconnaît pour sienne cette gloire, quand l'étranger, dont elle-même ne cesse de se défendre, la lui rapportera consacrée.

Poètes, artistes, penseurs, elles ne sont guère, ces gloires, que six. Mais, encore un coup, pour un si petit peuple, preuve d'un génie original et puissant. Six du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Evoquons-les :

D'abord un homme de la Renaissance : Nicolas-Manuel Deutsch. Guerrier, magistrat, réformateur, poète, dramaturge, mais surtout artiste, surtout peintre, il est le seul Bernois, le seul Suisse dans lequel nous trouvions l'exubérance, la fantaisie, l'imagination jointe au réalisme, le besoin et la joie de vivre, la sensualité, la superficialité, ce faisceau de contradictions et d'antinomies, cet individualisme volontaire, dans quoi se résumait l'esprit de l'humanisme germanique et le tempérament de la Renaissance italienne. Car le Bernois Manuel fut un Italo-Germain : il a mis les dieux et les héros antiques dans nos paysages : ce lac de Thoun, bleu blanc, cerné de rochers aux formes bizarres, de présalpes bleu foncé, avec au fond des glaciers d'un blanc rose. Mais, plus héroïquement encore, il fut le Suisse des grandes guerres, de ces victoires inattendues et répétées par quoi les confédérés ont affirmé leur puissance militaire, leur jeunesse, dans un monde vieillissant, divisé, malade, obsédé par l'idée de la mort. Nicolas-Manuel inaugure la série des grands Bernois par une synthèse, malheureusement inachevée, qui aurait donné à son œuvre une portée universelle, si, usé par une existence trop intense, trop agitée, trop dispersée, il n'avait pas rencontré la camarade avec le sablier et la faux, juste à l'âge où l'on possède son esprit et son style.

Ceux qui vont le suivre, après deux siècles, ou presque, de silence et de stérilité, seront des écrivains, des moralistes et non des artistes. Ils n'auront plus ce caractère de fantaisie, de gaieté, de jeunesse. Au contraire : des inquiets, des anxieux.

Ainsi le XVIII<sup>e</sup> siècle a produit deux hommes, très inégaux en valeur, en influence. Le premier, Bêat de Mural, est un « non-conformiste » que le milieu a brutalement rejeté. De gros défauts bernois gâtent et rétrécissent son œuvre : la xénophobie, les préjugés de religion, une méconnaissance complète de l'art, du style, de la poésie. Il y a dans Mural un esprit étroit, porté au fanatisme, au déséquilibre. Pourtant, c'est un Européen, capable de comparer deux nations et deux races, la France et l'Angleterre, avec une pénétration psychologique qui passe au travers de sa partialité, de ses incompréhensions, de ses injustices; c'est un tempérament vigoureux qui manie la plume comme une épée lourde, avec gaucherie, avec violence, mais qui parvient tout de même au style, un style plein de saveur et de saillies. Cet anti-français est le premier des Bernois qui compte comme écrivain français. Ce conservateur renforcé, ce « momier » n'en est pas moins un homme des temps nouveaux : il a révélé les Anglais à la France avant Voltaire, il a exalté la nature et il en a tiré une philosophie avant Rousseau.

Bêat de Mural à côté de Haller, c'est le Stockhorn difforme et gris, mesuré à l'éclatante et majestueuse Jungfrau. La comparaison convient au poète des Alpes dont la gloire fut de hausser, premier, le génie bernois à l'universel. Car, si Manuel Deutsch fut encyclopédique à la manière de Léonard de Vinci et de la Renaissance, Albert de Haller le fut à la manière de Goethe et du XVIII<sup>e</sup> siècle. Poète, prosateur, philosophe, médecin, anatomiste, botaniste, géologue, mathématicien, mais encore homme d'action, administrateur, magistrat, professeur, mais enfin honnête homme, gentilhomme, polyglotte et voyageur, il fut tout cela. Il le fut

à la manière bernoise, c'est-à-dire en profondeur, avec conscience et « Gründlichkeit », comme s'il était un spécialiste dans chaque domaine, et rien qu'en ce domaine. Il demeura chrétien tout en étant « philosophe », patriote tout en étant « ami de l'homme » et « citoyen de l'humanité », Bernois et Suisse tout en étant citoyen « du monde », fidèle à la tradition tout en aimant et répandant les « lumières ». Ses découvertes scientifiques ont fait époque. Il fut le rénovateur de la poésie allemande à un moment où elle était devenue stérile. Il ouvrit à la sensibilité de son temps la partie la plus haute et la plus romantique de la nature : la montagne. Mais ce qu'il y a de plus profondément humain en lui, c'est son mal du pays, son attachement inébranlable et douloureux à Berne qui ne cessa pourtant de lui manifester son incompréhension, son dédain ; enfin, ce tournant intérieur d'une âme qui sait souffrir lorsqu'elle pense et faire jaillir de la science la poésie. En vérité, Albert de Haller marque le sommet du génie bernois.

Lorsque nous redescendons de Haller à ce Charles-Victor de Bonstetten dont M<sup>lle</sup> Marie Herking nous restituait en 1921, d'une manière si vivante, la physionomie et l'œuvre, derechef nous descendons d'un glacier à une préalpe. Mais, cette fois, ce n'est point le Stockhorn de Muralt : une haute colline, bleue et verte à l'horizon, au faite arrondi d'où la vue s'étend dans toutes les directions, où viennent souffler tous les vents et se refléter toutes les lumières. Homme de transition entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, allemand de sensibilité, mais français d'esprit, aristocrate et libéral à la fois, Bonstetten représente le Bernois émancipé, en pleine réaction contre son milieu d'origine, le Bernois cosmopolite, sceptique, spirituel, homme de salon et de cour, — partout chez lui dès qu'il n'est plus à Berne, rue des Gentilshommes. Certes, ce n'est pas un énergique : il a subi toutes les influences, il n'en a exercé aucune. Enfant gâté, souvent insupportable, il lui faut, autour de soi, des femmes qui l'aiment, des hommes qui l'écoutent, des amis qui l'aident et qui l'admirent. Au fond, c'est un égoïste ; voilà pourquoi il deviendra vieux et sera toujours heureux, malgré quelques malheurs. Comme penseur, il est superficiel. En revanche, il possède tout ce qui, par définition, devrait manquer au Bernois : la légèreté, l'élégance, la promptitude, la curiosité, la finesse, le sens psychologique, le besoin de nouveauté, le goût pour les idées. Il démontre donc, et fort galamment, que, tout cela, le Bernois, s'il le veut, est capable de l'acquérir. Jusqu'à sa mort, à quatre-vingt-sept ans, il est — avec Manuel Deutsch que j'ose rapprocher de lui — le seul à donner une impression constante de jeunesse. Il a renié Berne, qui le lui a bien rendu et le lui rend encore aujourd'hui. Il est pourtant Bernois beaucoup plus qu'il ne l'avoue et beaucoup plus qu'il n'en a l'air. Il l'est par sa race, par son goût pour la politique et le gouvernement, par son allure patricienne ; il l'est par son sentiment de la nature ; il l'est surtout par cet équilibre qu'il a su établir en lui entre la culture allemande et la culture française, la sensibilité germanique et l'esprit latin. Capable de sentir fortement la nature et de comparer avec finesse l'homme du midi et l'homme du nord, le Latium et la Scandinavie, cet épigone de M<sup>me</sup> de Staël a laissé quelques-unes des pages qui ont le plus de style de toute la littérature romande. Bonstetten démontre qu'un Bernois peut écrire en français mieux qu'un Suisse français : comme un honnête homme de France.

Et Jérémie Gotthelf, petit bourgeois, pasteur de campagne, démontre, après Bonstetten, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'un Bernois peut être un grand écrivain allemand. Un des plus grands, car Gotthelf dépasse, à mes yeux, Gottfried Keller par sa puissante simplicité, sans manière aucune. Et cependant, écrivain, Gotthelf n'a jamais songé à l'être : il a composé pour son peuple, pour l'instruire, le moraliser, le christianiser surtout. Il est demeuré d'une complète indifférence à l'égard de ses livres et de leur succès. Il est un barbare qui méprise la forme et le style, et il a voulu l'être. Né à la frontière des langues, tout proche des pays latins, il reste un Germain pur ; on dirait, à connaître sa vie et à lire son œuvre, qu'au delà de la frontière bernoise il y a le vide, que la France, la littérature française n'existent pas, que les pays welsches sont recouverts d'un perpétuel brouillard, — et cette attitude, d'ailleurs, est assez bernoise. Il a dit quelque part : « Le Jura est une frontière que Dieu a placée là pour que nous ne la dépassions jamais. » Mais affirmer qu'il est Germain, c'est trop encore : l'Allemagne et la littérature allemande lui sont lointaines. Il est Bernois, exclusivement, étroitement. Il est paysan bernois, avec toutes les qualités, mais aussi tous les

défauts du paysan : méfiance à l'égard de ce qui est étranger, haine et crainte de ce qui est nouveau, préjugés contre la ville et le bourgeois, entêtement, lourdeur, rudesse, grossièreté même. Mais il a le génie de la terre, — quelque chose de bien supérieur au sentiment de la nature chez un poète romantique ou chez un promeneur solitaire. Pas de ces attendrissements, de ces rêveries ; non : mais une énergie qui monte du sol dans le cœur et la tête, qui attache l'homme à la terre, le paysan au pays, lutte et victoire, et plénitude. Ainsi, après s'être longtemps courbé en fauchant au soleil, au flanc de la colline, le paysan se redresse, s'essuie le front, reste immobile et silencieux à contempler autour de lui la glèbe qu'il a rendue féconde, le pays qu'il a rendu libre. Il y a quelque chose d'homérique dans Gotthelf. Pour lui, la terre et l'histoire ne sont qu'un. Le paysan, défenseur et nourricier, c'est toute la république. Ce doit être toute la république. Mais il faut qu'il le comprenne, qu'il soit digne de cette mission. Or Gotthelf connaît cette âme paysanne, ses vices, ses vertus, ses passions primordiales et souvent tragiques. Il la révèle à elle-même, avec vérité, avec dureté, car, pour le flatter, il aime trop son peuple. Comme il n'a peur ni des mots, ni des choses, ni des hommes, il ne déguise rien, ne ménage personne ; de là toutes les colères qu'il a suscitées : il est mort au moment où il allait en être victime. Gotthelf est un indépendant, en même temps qu'un fidèle à la tradition bernoise ; libéral sous le régime aristocratique, il redevint conservateur et antidémocrate sous le régime radical. C'est qu'il ne voulait pas seulement défendre son peuple contre la servitude ; il voulait le défendre contre la corruption, contre l'orgueil ; il voulait le mettre en garde contre les politiciens qui cherchent à se servir de lui. Car, sous le nom de liberté, se cachent des asservissements moraux, pires que la sujétion politique. C'est ainsi que Jérémie Gotthelf est devenu un des plus puissants romanciers réalistes, un précurseur dans ce genre, un créateur de types. C'est ainsi qu'il est devenu un des plus grands prosateurs de la littérature allemande.

Mais l'exemple de Gotthelf était dangereux à suivre pour ceux qui n'avaient pas son génie : il risquait de conduire — et, de fait, il a conduit, grâce aux petits disciples, — dans l'impasse de ce mauvais « nationalisme local » qui borne l'esprit de toutes parts et vous enfonce les pieds dans une motte.

C'est que Jérémie Gotthelf ne fut qu'à moitié compris. Un radicalisme de plus en plus matériel, — celui qu'il redoutait et combattait si fort, — un protestantisme étatisé, devenu « Staatskirche » et non plus « Landeskirche », ont cessé de voir en lui un des ultimes représentants du vieux monde chrétien, ce côté par quoi Gotthelf appartient à la littérature européenne.

Or voici que, tout à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un autre Bernois s'est révélé, qui a relevé le génie de sa race et l'a rehaussé à l'universel : Ferdinand Hodler. Hodler est un peintre, et ceci nous amène à constater que le génie bernois, qui est réaliste, qui a les yeux ouverts sur les êtres et sur les choses, qui vient de sa terre et qui en a le culte, est beaucoup plus fait pour produire des artistes que des écrivains, et surtout des penseurs. Ainsi la série de ses grands hommes commence et finit — pour le moment, car il faut réserver l'avenir, — par un peintre. Hodler ressemble, au fond, plus à Gotthelf qu'à Manuel Deutsch. S'il se rattache aux maîtres suisses qui, à la fin du XV<sup>e</sup> et au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, ont dessiné ou peint les lansquenets, les « Reisläufer », les banniers aux jambes écartées, tenant dans leur dextre la bannière à la hampe courte, Hodler est avant tout un paysan. Il serait demeuré un artiste local, pittoresque, anecdotique, une sorte d'Anker génial ou de Buri supérieur, s'il n'était pas sorti de Berne, s'il n'avait pas trouvé Genève, Paris, l'Italie, l'Espagne. Hodler possédait une puissance de création brutale, formidable, désordonnée, — d'où cette surproduction dont nous voyons aujourd'hui s'accumuler les déchets ; il créait comme une force élémentaire. Phénomène géologique. C'est qu'il était un fruste, un grossier, sans aucune éducation intellectuelle, ni morale ; ses idées sur la vie et le monde, il les a tirées de la peinture et de ses lois. C'est par elle qu'il s'est haussé jusques à la conception d'un rythme universel, et c'est une conception gréco-latine, décaillée de tout panthéisme nordique. Jamais donc il n'aurait atteint à la grandeur, à l'absolu, sans la discipline classique. Face aux Latins, Hodler apparaît Germain ; face aux Allemands, il apparaît Latin. Car ce Bernois a su conserver le tempérament de ce peuple burgen-do-allemanne, sa matière tudesque, mais il a su insuffler un esprit latin à ce corps barbare, lui imposer une forme latine. Il apprit à choisir, sacrifier, composer, équilibrer. Par la sélection des caractères

tères et par l'eurythmie, en se débarrassant peu à peu de toute anecdote, de toute sentimentalité, de toute littérature, il a porté la peinture à ce sommet de la pyramide où elle rejoint, par un autre escalier, le lyrisme et la philosophie.

Si, pour conclure, nous essayons de procéder à une synthèse, de définir les caractères essentiels du génie bernois, et par conséquent sa place et son rôle en Suisse, en Europe, nous revenons à cet équilibre entre le germanisme et la latinité, entre la race allemande et l'esprit français que nous ont déjà révélé ses monuments et son histoire.

Le fonds est germanique, barbare, paysan. La matière, le Bernois la tire de cette vaste carrière, pareille à celles du Bantiger et d'Ostermündigen, que sont pour lui ses traditions, son histoire, ses coutumes, ses dialectes. Mais cela n'est pas suffisant. Certes, en touchant du front sa terre, le génie bernois, comme Antée, se retrouve et reprend sa force. Mais, s'il demeure à cultiver son petit jardin entre deux collines, s'il ne se redresse pas de temps en temps pour regarder par-dessus le Jura et par-dessus les Alpes, il risque de se rétrécir, de se répéter, de perdre contact avec la vie et le monde, et d'oublier l'heure. Faudra-t-il donc qu'il se tourne vers l'Allemagne? Certes, l'Aar n'est qu'un affluent du Rhin. Et pourtant je discerne, entre le pays de Berne et les grandes Germanies, des différences essentielles. Le dialecte nous les a déjà révélées. Il me semble que la métaphysique allemande, le subjectivisme allemand, ces tendances qui portent le génie allemand vers les steppes et vers l'Asie, cette volonté que certains Allemands mettent à opposer le génie de leur race au génie latin, et la « Kultur » à la civilisation, ne peuvent qu'être nuisibles au génie de Berne. Celui-ci, en revanche, malgré 1798, malgré les « zones franches », malgré lui-même, possède des affinités certaines avec la France, la littérature française, l'art français. C'est en débâissant à Gotthelf et franchissant le Jura, c'est en descendant par Aventicum vers le Léman, en suivant par Genève le cours du Rhône, que le génie bernois, dont les origines sont bourguignonnes autant qu'allemanes, retrouvera toujours ce qui lui manque et ce par quoi il s'achève, par quoi il se rend capable de produire de grandes œuvres et de compléter l'Europe.

Ce n'est donc pas une conciliation, à plus forte raison une neutralité, mais une synthèse que nous attendons de Berne aujourd'hui : synthèse de la ville et de la campagne, « Stadt und Land », synthèse du tempérament germanique et de l'esprit latin, synthèse de l'aristocratie et du populaire. Car Berne est, en définitive, pour la Suisse, le point d'unité (1).

GONZAGUE DE REYNOLD.

Professeur à l'Université de Berne  
Membre suisse à la Commission de Coopération  
intellectuelle à la S. D. N.

## La retraite de Crimée

Le 26 octobre (1920), au soir, j'assistai à une réunion des membres du gouvernement de la Russie du Sud. Une ordonnance entre et remet au général Chatiloff un télégramme du général Koutépoff. Après l'avoir parcouru, le général Chatiloff me le remet. Koutépoff y fait connaître que l'ennemi a percé notre front à Pérèkop (isthme rattachant la presqu'île criméenne au continent); que lui, Koutépoff, est menacé de se voir contourner; que dès lors, il a donné dans la nuit ordre à ses troupes de se retirer sur des positions fortifiées, vers les lacs Kianskoé-Krasnoé-Staroé-Kartkasak. La teneur comme le ton du message ne laissent aucun doute sur l'imminence d'un désastre.

Je prétextai la nécessité de parler par fil direct avec le général Koutépoff, demandai à M. Krivochéine de me remplacer comme président de la réunion et me retirai, suivi du général Chatiloff,

(1) Ces pages sont extraites du « Génie de Berne », qui a paru dans *Les Cahiers Romands*, chez Payot, à Berne.

dans la chambre voisine. Nous comprenions nettement l'un et l'autre qu'il n'y avait plus à compter sur la résistance ultérieure des troupes, que l'armée avait déjà donné toute sa mesure, qu'aucune fortification ne saurait désormais arrêter l'ennemi.

Il fallait d'urgence adopter les mesures s'imposant pour sauver l'armée et la population. Je fis venir de la salle où avait lieu la réunion l'amiral Kedroff et le mis brièvement au courant de la situation.

« Mon Dieu, pourquoi ai-je donc accepté cette croix! » telle fut l'exclamation qui échappa à l'amiral. Cependant, il se ressaisit bien vite. Il avait pour 60,000 hommes de tonnage. Des approvisionnements supplémentaires d'huile et de charbon envoyés de Constantinople venaient d'arriver : cela nous mettait à même d'avoir un peu plus de tonnage encore à notre disposition et de prendre à bord de 70 à 75,000 hommes. Nous n'avions pas de tonnage pour un plus grand nombre. J'ordonnai de prendre des mesures afin que tous les bâtiments aptes à se tenir sur l'eau pussent être utilisés; j'ordonnai également d'amener de Constantinople tous les vapeurs disponibles, et de retenir dans les ports criméens tous les bâtiments de commerce, y compris les navires étrangers, afin d'utiliser leur tonnage.

M. Krivochéine présentant qu'il ne se passait rien de bon, vint nous rejoindre, Chatiloff et moi. Il était fort ému. Nous tâchâmes de le calmer, l'assurant que toutes les précautions avaient déjà été prises pour le cas où il se produirait une catastrophe. De mon côté, je le priai de faire tout en son pouvoir pour rassurer les membres du gouvernement.

Je me décidai en outre à partir pour le front afin de me rendre compte de la situation.

L'orage approchait; notre destinée ne tenait qu'à un fil; une tension de toutes les forces morales et intellectuelles s'imposait. La moindre hésitation, la moindre erreur pouvaient tout perdre. Il était indispensable avant tout d'assurer l'ordre à Sébastopol, où il n'y avait presque pas de troupes. Peu de temps auparavant, mon escorte qui y maintenait l'ordre avait été envoyée dans la région de Valta pour y porter le coup de grâce aux bandes du « camarade » Mokroussoff qui s'étaient réfugiées dans les montagnes. Je donnai l'ordre par télégraphe de faire venir à la gare de Simphéropol (la ville principale de Crimée) pour mon arrivée une compagnie des élèves de l'école militaire Alexandre et de préparer le nombre de wagons nécessaire pour que cette compagnie pût se rendre avec mon train à Sébastopol. A Simphéropol, je reçus le gouverneur par *interim* Lodyjensky et le mis au courant de ce qui se passait. Au général Abramoff je donnai ordre de procéder aux mesures préparatoires en vue de l'évacuation des institutions militaires et civiles de Simphéropol, des officiers et élèves des écoles militaires blessés et malades, des familles de fonctionnaires et de toutes les personnes qui se verraient particulièrement menacées dans le cas où se produirait l'invasion bolchéviste. A toutes ces mesures préliminaires il fallait autant que possible procéder dans le secret, pour ne pas alarmer le public prématurément. Je promis de faire parvenir en temps utile à Simphéropol le décret éventuel relatif à l'évacuation et d'y envoyer la quantité de wagons et de locomotives indispensables.

Le 28 octobre, à 9 heures du matin, accompagné d'élèves des écoles militaires, j'arrivai à Sébastopol. De la gare, je me rendis au palais; j'invitai à s'y rendre M. Krivochéine, le général Chatiloff, l'amiral Kedroff et le général Skalon et je donnai mes dernières instructions, faisant occuper par la troupe les principales institutions, la poste et le télégraphe, par des patrouilles le port et la gare. Le tonnage disponible fut définitivement réparti entre les ports : 20,000 tonnes à Kertch, 13,000 à Théodosie, 10,000 à Valta, 20,000 à Sébastopol, 4,000 à Eupatoria. Ordre fut donné de

procéder aux préparatifs ayant trait à l'embarquement des organisations de l'armée, des blessés, des malades, des dépôts de vivres, du matériel le plus précieux : l'embarquement devait commencer aussitôt l'ordre donné. A 10 heures, je reçus le haut commissaire français comte de Martel et les représentants des missions étrangères : amiral Mac Collie, colonel Walsh, major Tokahassi, les priant de télégraphier aux représentants de leurs gouvernements à Constantinople afin qu'il pût nous être prêtée assistance par les bâtiments étrangers pour le cas où nous nous verrions dans la nécessité de quitter la Crimée. Dans la journée, j'invitai les représentants de la presse russe et étrangère. L'armée qui ne se battait pas seulement pour l'honneur et la liberté de sa patrie, mais pour la culture et la civilisation mondiales, leur dis-je, cette armée qui venait d'arrêter le bras sanguinaire des bourreaux moscovites menaçant l'Europe, cette armée abandonnée du monde entier, est à bout de force. Une poignée de héros affamés, demi-nus, exténués, continue à défendre le dernier pouce de terrain russe. Mais leurs forces s'épuisent, et demain sinon aujourd'hui, ils pourront être jetés à la mer. Cependant, ils « tiendront » jusqu'au bout, protégeant ceux qui ont cherché un refuge derrière leurs baionnettes.

J'ai pris toutes les mesures, déclarai-je, pour mettre à l'abri en cas de catastrophe tous ceux que des représailles sanglantes menacent. Je suis en droit d'espérer que les Etats dont la cause — cause commune — a été défendue par mon armée, seront hospitaliers aux malheureux exilés.

Les nouvelles alarmantes firent le tour de la ville avec la rapidité de l'éclair. A tout moment, on me téléphonait, on venait s'enquérir de la situation.

Le 1<sup>er</sup> novembre, à 10 heures du matin, accompagné du commandant de la flotte, je fis dans un cutter le tour des bâtiments qui allaient partir. Déjà l'embarquement avait presque pris fin. Quelques centaines d'hommes restés sur le quai attendaient leur tour. Comme mon cutter passait devant les vaisseaux et le quai noirs de monde des hourras formidables retentissaient. On agitait avec véhémence mouchoirs de poche et casquettes. Mon cœur se serrait douloureusement : des sentiments chaleureux de compassion, de tendresse, d'affection pour tous ces hommes si proches de mon cœur me remplissaient l'âme.

Les élèves des écoles militaires se rangèrent sur la place en lignes serrées. Une foule d'habitants de la ville se tenait devant l'hôtel. Je dis bonjour aux élèves et les remerciai de s'être glorieusement battus.

Délaissée par le monde entier, épuisée, l'armée va quitter la terre natale, cette armée qui s'était battue non pour la cause russe seule, mais pour celle du monde entier. Nous nous expatrions, non comme des mendiants qui tendent la main, mais la tête haute, conscients du devoir accompli. Nous sommes en droit de demander à être secourus par ceux dans l'intérêt desquels nous avons consenti tant de sacrifices, par ceux qui sont redevables à ces sacrifices de leur liberté et de leur vie mêmes.

Je donnai ensuite ordre aux élèves de s'embarquer, puis me dirigeai vers mon cutter. Dans la foule on voyait des mouchoirs s'agiter, beaucoup pleuraient. Une jeune fille s'approcha de moi, elle sanglotait, son mouchoir aux lèvres.

« Que Dieu rende Votre Excellence heureuse ! Que le Seigneur vous protège ! »

— Merci ; mais pourquoi donc ne partez-vous pas ?

— J'ai ma mère malade, je ne puis la quitter.

— Que Dieu vous protège aussi !

Un groupe de représentants de la municipalité s'approcha ensuite, parmi eux je reconnus non sans surprise quelques-uns des

représentants les plus notoires de la partie de l'opinion qui m'était hostile.

« Vous avez eu raison de le dire, Excellence, vous pouvez partir la tête haute, avec la conscience du devoir accompli. Permettez-nous de vous souhaiter un heureux voyage. »

Je leur serrai les mains, je les remerciai.

Puis, soudain, ce fut l'amiral Mac Collie, chef de la mission américaine, qui s'approcha de moi, me secouant longuement la main.

« J'ai toujours été un admirateur de votre œuvre, me dit-il. Aujourd'hui, je le suis plus qué jamais. »

Les détachements affectés au maintien de l'ordre s'embarquèrent à leur tour. A 2 h. 40, mon cutter, quittant l'embarcadère, se dirigea vers le croiseur *Général Korniloff*, battant mon pavillon. Des hourras nous arrivaient des bâtiments.

Le *Général Korniloff* leva l'ancre. L'un après l'autre, les vaisseaux prenaient le large. Tout ce qui était tant soit peu susceptible de tenir la mer quitta les côtes criméennes. A Sébastopol il ne resta que quelques unités hors d'usage, deux vieilles canonnières, le *Téretz* et le *Koubanetz*, le *Donnai*, un vieux transport, l'*Altai* et le *Volga*, deux vieux schooners à vapeur qui avaient heurté des mines dans la mer d'Azoff et quelques vieux bâtiments de guerre aux mécanismes désemparés, incapables même de servir de transports. Tout le reste fut utilisé. Nous jetâmes l'ancre dans la baie de Stréletz et y restâmes jusqu'à 2 h. 1/2 de la nuit, en attendant que les derniers réfugiés fussent embarqués et que tous les bâtiments prissent le large. Puis, ayant levé l'ancre nous partîmes pour Yalta où nous arrivâmes le 2 novembre à 9 heures du matin.

L'embarquement avait pris fin. La quantité de tonnage avait été suffisante, tous ceux qui l'avaient voulu s'étaient embarqués. Un calme complet régnait dans la ville, les rues étaient presque vides. Accompagné du capitaine de vaisseau Machoukoff, chef de l'état-major de la flotte, je débarquai et fis le tour des vaisseaux m'entretenant avec les officiers et soldats. Notre cavalerie avait d'abord couvert la retraite de l'infanterie, contenant l'ennemi ; puis elle se replia rapidement sur Yalta à marches forcées. Les troupes rouges avaient un retard considérable et on ne pouvait s'attendre à leur arrivée avant le lendemain. Je retournai à bord du croiseur *Général Korniloff*.

A midi, les transports qui avaient pris à bord les troupes levèrent l'ancre. Un à un on voyait passer les vaisseaux noirs de monde, les hourras fendaient l'air. Ah ! il est grand l'esprit russe, elle n'a pas de limites l'âme russe ! A 2 heures de l'après-midi, nous mîmes le cap sur Théodosie. L'amiral Dumesnil nous suivait à bord du croiseur *Waldeck-Rousséau*, accompagné d'un torpilleur. Nous rencontrâmes bientôt le *Don*, un transport énorme ; des hourras nous arrivaient de là. Ceux qui se trouvaient dessus jetaient (d'enthousiasme) leurs *papakhas* (bonnets de fourrure) en l'air. C'étaient le général Fostikoff et ses cosaques du Kouban. A bord d'un canot, je m'approchai du *Don*. J'appris qu'à Théodosie l'embarquement s'était effectué de façon moins heureuse. A en croire le général Fostikoff, le tonnage lui aurait manqué et la première division du Kouban, commandée par le général Deïnéga, avait dû partir pour Kertch. Ce rapport du général m'inspira quelques doutes au sujet de son aptitude à se tirer d'affaire. Revenu à bord du *Général Korniloff*, j'envoyai par T. S. F. un télégramme au général Abramoff à Kertch, lui donnant l'ordre d'attendre les cosaques du Kouban coûte que coûte et de les faire embarquer.

Le 3 novembre, à 9 heures du matin, nous jetions l'ancre dans le golfe de Théodosie. « Les cosaques du Kouban et du Térék sont arrivés à Kertch, leur embarquement a lieu avec succès », me radio-télégraphiait le général Abramoff.

Le capitaine de vaisseau Machoukoff, chef de l'état-major de la flotte, partit pour Kertch à bord du brise-glace *Haidamak*. Le transport *Rossia* qui venait d'arriver de Constantinople l'accompagnait pour prendre à bord une partie des troupes, les bâtiments qui se trouvaient à Kertch étant surchargés.

Le temps était redevenu chaud après les fortes gelées des derniers jours, il faisait même très chaud au soleil. La mer reflétait, vrai miroir, le ciel bleu et transparent. Des nuées de mouettes, blanches comme neige, tourbillonnaient dans l'air. Une nuée rose recouvrait la côte.

A 2 heures, le *Waldeck-Rousseau* leva l'ancre, nous saluant de 21 coups de canon. Dernier salut au drapeau russe dans les eaux russes. Le Général Korniloff lui répondit.

Peu de temps après le capitaine Machoukoff radiotélégraphiait : « Embarquement terminé, tous pris à bord jusqu'au dernier soldat. Amène le général Kouonsky qui fera rapport à ce sujet au commandant en chef. Vais le rejoindre. (Signé) Le commandant en chef de l'état-major de la flotte (*Nachajlot*). »

A 3 h. 40, retour du *Haidamak*. L'embarquement s'était effectué de façon brillante, puis les vaisseaux avaient pris le large.

Au total, 145,693 personnes, équipages non compris, furent évacuées de Crimée à bord de 126 bâtiments. Exception faite du torpilleur *Jivoï*, victime d'une tempête, tous arrivèrent sans encombre à Tsargrad (Constantinople).

Mon âme se sentit soulagée d'un poids immense. Involontairement ma pensée se détacha pour quelques instants d'un pénible présent, d'un avenir incertain. Le Seigneur m'avait aidé à accomplir mon devoir. Puisse-t-il bénir notre chemin vers l'inconnu!

Je donnai ordre de mettre le cap sur Constantinople.

Puis le Général Korniloff reçut le message suivant par T. S. F. du *Waldeck-Rousseau* :

L'amiral Dumesnil au général Wrangel.

« Sept mois durant officiers et soldats de l'armée du Sud de la Russie avaient donné un bel exemple. Ils avaient combattu contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, s'efforçant de libérer la Russie d'une tyrannie honteuse. La lutte était par trop inégale et vous avez dû quitter votre patrie avec quelle douleur je le sais. Une évacuation effectuée de façon exemplaire vous donne cependant satisfaction, évacuation que la flotte française qui vous avait accordé son concours de tout cœur est heureuse de voir si brillamment achevée. Votre œuvre n'aura pas été inféconde; les populations du Sud de la Russie auront vite comparé votre autorité juste et bienveillante à l'odieux régime des Soviets. Par là, vous aurez contribué à la régénération de votre pays. Je souhaite ardemment voir cet événement se réaliser à brève échéance. L'amiral, les officiers et les matelots de la flotte française s'inclinent devant le général Wrangel, rendant hommage à sa vaillance. »

Peu de temps après, nous interceptions un autre radiotélégramme de Sébastopol à Moscou demandant d'urgence l'envoi en Crimée de « travailleurs responsables (propagandistes communistes actifs), vu qu'il n'en reste plus en Crimée. » Quelle belle attestation au général Klimovitch (1)!

La nuit était tombée. Les étoiles brillaient dans un ciel sombre, la mer scintillait.

Les feux isolés de la côte russe s'estompaient et mouraient. Voici le dernier qui meurt.

Adieu patrie!

30 décembre 1923.

WRANGEL

(Extrait des Mémoires du général baron Wrangel.  
Traduit du russe par le comte Perovsky.)

(1) Ancien directeur du Département de la police, le général Wrangel lui avait confié dans l'Administration intérieure un poste des plus importants.

## Encore les animaux calculateurs<sup>(1)</sup>

Enfin, l'on se demande si les merveilles des animaux calculateurs et parlants ne s'expliqueraient pas suffisamment par le dressage. Les coups frappés ou les coups interrompus ne seraient-ils pas, chez Muhamed ou Zarif, chez Rolf ou Zou, le déclenchement automatique d'un mécanisme monté, ou la réponse automatique à une excitation du dehors? L'intelligence ne serait qu'apparente, comme il arrive en tout dressage. L'acte serait mécanique ou, si l'on préfère, organique: l'animal agit ou obéit sans se rendre compte du sens de son acte, ni même que son acte puisse avoir un sens.

M. Pierre Hachet-Souplet, un éminent spécialiste du dressage, qu'il étudie depuis une quarantaine d'années, se prononce nettement pour cette solution. M. Paul Heuzé le suit.

M. Paul Heuzé s'est d'abord mis à la recherche des devanciers de Muhamed et de Rolf. Car Muhamed et Rolf ont des devanciers. Sans parler du lion d'Androclès et de la biche de Sertorius, où il est difficile de discerner la part de la légende et de l'histoire, on peut dire qu'il y a des animaux savants et des animaux calculateurs depuis qu'il existe des bateleurs et des montreurs de bêtes. Victor Fournel, dans son histoire du *Vieux Paris, Fêtes, Jeux et Spectacles* (2), abonde là-dessus en récits curieux.

Déjà, les jongleurs et les ménestriers du moyen âge menaient souvent avec eux des ours et des singes qu'ils avaient dressés, les uns à danser en cadence au son des instruments, les autres à exécuter des cabrioles rehaussées de grimaces.

On fit mieux. Palma Cayet, dans sa *Chronique Septennaire* de 1605, parle d'un cheval qui « devinait aux clignements d'yeux et aux signes imperceptibles de son maître combien d'argent tel assistant avait dans sa bourse ».

Sous le premier Empire on exhiba un âne « faisant d'une mine débonnaire tout ce que savent faire les ânes qui ont été à l'école, tirant les cartes, devinant les points sur un dé, marquant avec le pied l'heure indiquée par une montre ».

Sous la Restauration, en 1818, paraît à Paris Munito, un barbet natif des environs de Milan, le chien « le plus étonnant, le plus surprenant, le plus renversant, celui qui a vaincu tous ses prédécesseurs et que personne n'a vaincu ». Il savait ses quatre règles mieux que la plupart des enfants après cinq ou six années d'école primaire. Il jouait aux dominos comme Ponsard et Jules Janin. Enfin, il entendait, s'il ne parlait pas, l'italien, le français et l'allemand. »

Enfin de Tarade, dans son *Éducation du Chien* (1866), nous dévoile le secret de cette science merveilleuse.

Munito était placé dans un cercle formé de grands cartons, sur lesquels étaient tracés ou des lettres ou des chiffres, peints de couleurs différentes. Il avait l'ouïe extrêmement fine et exercée à saisir le léger bruit que son maître produisait avec l'ongle ou un cure-dent, quoique la main qui donnait ce signal fût cachée dans sa poche. Et le chien soi-disant savant se promenait dans le cercle, en ayant l'air de réfléchir (voyez l'hypocrisie!), et s'arrêtait devant le carton voulu par son maître (3). »

Il ne semble pas que Muhamed, Rolf ou Zou aient fait mieux que leurs devanciers. Seulement, ceux qui exhibaient ces prodiges en public ne prenaient pas au sérieux tout ce qu'ils disaient de leur merveilleuse science; ils s'amusaient intérieurement de l'amusement qu'ils donnaient; ils se gardaient d'exiger qu'on les crût sur parole, et s'ils s'affublaient du bonnet de docteur, ils en riaient tous les premiers. Si le ton a changé, le procédé est le même. Dressage autrefois, dressage aujourd'hui.

Et, à notre avis, ce dressage est grossier. On peut distinguer deux espèces de dressage. Il y a un dressage supérieur, celui du chien de berger, du chien de chasse, même celui du chien domes-

(1) Voir la *Revue catholique* du 1<sup>er</sup> mars 1929.

(2) Tours, Mame, 1887.

(3) Victor FOURNEL, ouvrage cité, chap. IX. *Animaux savants et curieux*. — En 1922, MM. Alfred Machin et Henri Walchleger ont déroulé un film *Bêtes... comme les Hommes*, représentant les scènes ordinaires de la vie humaine, dont les acteurs étaient de vrais animaux.

tique, le dressage du cheval de maître, le dressage de l'éléphant employé à porter des fardeaux. Il tend à développer chez l'animal des aptitudes natives, des instincts naturels, et cela dans le sens même où sa nature se manifeste, flair, vigilance, sensibilité, adresse, force. L'animal ainsi dressé est perfectionné dans sa ligne de valeur, loin d'être diminué. Il y a un dressage inférieur, celui du chien de cirque qui fait le saut périlleux, du cheval qui fait le salut en pliant les genoux, de l'ours qui danse au son de l'accordéon, du lion qui se tient en équilibre sur un globe, du singe qui tire les cartes ou pousse les boules d'un boulier. Ici on met en jeu certaines qualités organiques du sujet, souplesse et plasticité, certains instincts rudimentaires, passivité, crainte du plus fort, sens de l'équilibre, sens de la conservation, instinct d'imitation. Les actes ainsi appris sont imposés et subis; ils ne font pas un avec la nature de l'animal. Pour se produire, ils ont besoin d'être provoqués. Dans le cours ordinaire de sa vie, l'animal les laisse; il n'y revient que par contrainte ou suggestion. Cela semble ajouté à sa nature, mais sans lui donner plus de valeur.

Il existe, évidemment, entre ces deux dressages, tous les degrés intermédiaires, avec dosages infiniment variés.

\* \* \*

Mais revenons à nos chevaux d'Elberfeld. Ne parlons pour le moment que des chevaux. Leur spécialité, c'est la mathématique. Ils donnent la solution de problèmes divers, depuis 2 plus 2 jusqu'aux extractions de racines carrées ou cubiques à quatre ou cinq chiffres, en frappant de leur sabot un tremplin. Dès 1904, Oskar Pfungst, du laboratoire psychologique de Berlin, en expérimentant le *Kluge* Hans du vieux von Osten, était arrivé à cette conclusion que c'est l'expérimentateur qui transmet au cheval la réponse à faire, par le moyen de petits mouvements inconscients de la tête ou des yeux. Il établissait ces divers points : 1° des mouvements imperceptibles de la tête se produisaient de la part de von Osten; 2° il s'en produisait chez tous ceux qui parvenaient à faire travailler le cheval; 3° ils faisaient défaut dans le cas où l'expérimentateur ignorait la question posée ou la réponse à faire; 4° ces mouvements inconscients précédaient la réponse définitive donnée par le cheval; 5° celui-ci répondait à faux lorsque l'expérimentateur réprimait volontairement ces mouvements involontaires (1).

La bonne foi de von Osten peut d'ailleurs être sauve. Il avait convenu qu'à tel chiffre correspondait tel nombre de coups. Quand le nombre de coups était atteint, il le témoignait à son insu par tel mouvement, tel jeu de physionomie, telle attitude. Hans percevait ce changement chez son maître et s'arrêtait de frapper.

Appliquons le principe sur lequel insiste M. Hachet-Souplet : le dresseur d'animaux calculateurs apprend à son sujet non pas à frapper un certain nombre de fois le sol en réponse à une question posée, mais à gratter ou à frapper sans discontinuer tant qu'il ne donne pas le signal d'arrêt (2).

Il est facile de reconstruire le processus du dressage, von Osten ou M. Krall écrit au tableau noir  $2 + 2$ . Il met d'abord en mouvement le pied du cheval. Puis, peu à peu, il habitue le cheval à frapper de lui-même soit à un signe convenu, soit au fait qu'il a achevé d'écrire. A quatre battements, il arrête le pied du cheval, d'abord de la main, puis par un signe, et celui-ci toujours plus réduit. Arrive un jour où le mouvement organique involontaire qui accompagne chez l'expérimentateur le sentiment qu'il y a lieu de cesser les battements pour que la solution soit juste, suffit pour avertir le cheval. On connaît cette expérience de music-hall où un médium (?) va prendre un porte-cigare dans la poche d'un monsieur désigné mentalement par un spectateur : le médium tient la main du spectateur et marche dans les rangs de l'assistance, guidé par ses mouvements instinctifs. C'est le *Willing game*, appelé encore *Cumberlandisme*, du nom de Cumberland qui l'a pratiqué un des premiers. Il faut noter qu'il s'est établi une *sympathie* (au sens étymologique) étroite, un syntonisme organique, par suite d'essais renouvelés et comme d'un commerce prolongé entre le cheval et l'expérimentateur. Le cheval et le chien ne seraient-ils pas spécialement aptes à ressentir cette *sympathie* à l'égard de leur maître?

Il a pu même se produire ceci, note M. Hachet-Souplet. Au cours de la période de dressage, le cheval aurait senti chez le dresseur ces mouvements involontaires avant que celui-ci ait donné le signal ou ait en la volonté de donner le signal. von Osten, remarquant que Hans le *Sage* n'attendait plus ses ordres habituels d'arrêt, se persuada que son cheval raisonnait ou calculait pour de bon.

D'ailleurs, ce que nous savons de von Osten en fait un naïf obstiné : condition excellente pour se tromper de la meilleure foi du monde. M. Krall nous est présenté comme un agité et un nerveux (1) : excellente condition pour se trahir par des mouvements inconscients. Et le maître, parlant de ses communications télépathiques avec ses chevaux, note qu'il faut « penser fortement ». Nouvelle chance pour que la pensée se manifeste à l'extérieur (2). Mais, a-t-on dit, Muhamed et Zarif répondaient aussi exactement en l'absence de M. Krall, et quand aucun assistant ne connaissait la solution. — Là-dessus, dirons-nous, les récits sont loin de s'accorder. Il y a, en outre, un certain palefrenier Albert assez suspect. Mettons le maître hors de cause. Il était toujours facile de donner, en cas de besoin, quelque signal par le dehors, ne fût-ce qu'en lançant une onde électrique. Notons que jamais on n'a opéré avec les chevaux de M. Krall hors de chez lui. Sans doute, les chevaux sont capricieux et, hors de leur écurie habituelle, ils auraient pu être dépaysés : mais on aurait mis tout le temps nécessaire pour les habituer à leur nouveau milieu. Des négociations engagées entre M. Yves Delage, au nom de l'Institut général psychologique de Paris, à la fin de 1913, et M. Krall, n'ont pu aboutir à cause de l'état de santé de celui-ci. Dans le même temps, M. Yves Delage avait proposé d'expérimenter sur les chevaux avec un appareil spécial, un « Questionneur muet », système de touppes portant des chiffres et des signes mathématiques que, seul, le cheval en expérience pouvait lire, à l'exception des opérateurs et des assistants. Krall répondit par des échappatoires.

C'est au moment où ces expériences intéressantes s'amorçaient que M. Krall demandait du répit. Le propriétaire de l'écurie donnait congé dans le plus bref délai. Les efforts tentés à Elberfeld pour trouver un local suffisant échouaient, écrivait M. Krall (3). Echec assez étrange si l'on considère que ce n'était pas la question pécuniaire qui arrêtait M. Krall. Enfin, les médecins le condamnaient au repos. Puis la guerre arrivait. Et depuis, M. Krall n'a pu rien obtenir malgré de nombreux essais avec des chiens.

Disons que plusieurs observateurs ont remarqué qu'à Elberfeld, les chevaux regardaient à peine le tableau. Et cela a d'autant plus d'importance qu'il semble que les chevaux ne jouissent pas d'une vue très distincte. Ils répondaient quand même à un problème dont ils n'avaient guère pu lire les données. Et dans la séance du 4 novembre 1913 à l'Institut général psychologique, M. H. Piéron rappelait que, « dans les recherches de M. Ferrari sur l'éducation d'un cheval, cet auteur s'aperçut très vite que le cheval faisait bien plus attention au maître qu'aux chiffres, et, dans ces conditions, qu'il parvenait à répondre exactement aux questions avant que celles-ci même ne soient complètement posées ».

Contre l'hypothèse du dressage on a objecté que le talent calculateur des chevaux d'Elberfeld, comme aussi de quelques chiens, semble avoir vite décliné. Or, dit-on, plus les actions dues au dressage se multiplient, plus elles deviennent sûres et parfaites. Mais il devrait, semble-t-il, en être de même si l'animal calculait réellement : la facilité du comptable s'accroît avec l'exercice. L'animal s'est rebuté soit parce que le dressage avait été trop rapide, soit parce qu'il était trop contre nature, soit parce que les actes commandés ne l'intéressaient pas. Ce qui intéressait les chevaux d'Elberfeld, c'étaient beaucoup plus les carottes et le sucre qu'on leur présentait que les chiffres.

Nous ne parlerons pas des mots et des phrases épelés par les chevaux. Nous estimons que les lettres ne sont que des signes aussi dépourvus de sens pour les chevaux que les chiffres. L'alphabet, dressé par Krall d'accord avec ses chevaux (?), est d'une complication qui semble faite pour dérouter l'observateur. Certaines réponses ou communications, comme Muhamed accusant Zarif de paresse, dépassent vraiment la mesure. M. Krall a manqué ici de psychologie. C'est trop demander à notre foi.

(1) *Archives de Psychologie*, 1912, pp. 265-266.  
(2) *La Genèse des Instincts*, p. 278. Voir *Dressages des Animaux*; *Examen psychologique des Animaux*.

(1) Article de W. Mackenzie. *Archives de Psychologie*, 1913, p. 319.  
(2) *Compte rendu du III<sup>e</sup> Congrès international de Recherches psychiques*, p. 237.  
(3) *Bulletin de l'Institut général psychologique*, 1913, pp. 153-158 et 265-277.

Passons aux chiens.

Rolf répond en frappant de la patte le bras de sa maîtresse, le plat d'un livre ou d'un carton que celle-ci tient à la main. Procédé excellent pour dresser le chien à continuer, ou mieux, à cesser de frapper à volonté : il suffit de l'habituer à obéir à tel roulement de la main. Admettons, pour être généreux, que ce mouvement pouvait, à la longue, devenir comme inconscient pour le questionneur. Mais d'intelligence, pas de trace. Simple dressage.

Lola fut instruite par la méthode qui avait été employée pour Rolf. Elle répondait en frappant des coups avec une de ses pattes dans la main de sa maîtresse.

Awa, Seppl frappent aussi dans la main.

Bim, un dogue puissant, répond aux questions en aboyant le nombre de fois voulu. Son maître, le commandant Edward Sadowski, de la marine polonaise, vint le présenter à Paris. M. Paul Heuzé, puis le docteur Osty, à l'Institut métapsychique, lui firent remarquer que Bim, qui aboie à tort et à travers, s'arrête sur un petit mouvement d'épaule de la part de son maître. M. Sadowski, la mort dans l'âme, fut forcé d'en convenir, après contre-épreuves. Il déclara ces mouvements inconscients.

Et Zou? Zou, le chien parisien qui sait lire et compter? Voici comment M. Paul Heuzé raconte une séance privée à laquelle il eut le privilège d'assister chez M<sup>me</sup> Borderieux :

« Premièrement, vu de près, tout cela est beaucoup plus mince qu'on ne pourrait s'y attendre. J'avais déjà fait cette même observation lorsque j'avais vu les exercices de Bim. D'après les comptes rendus et les récits, on suppose des choses, des choses... En réalité, ce n'est presque rien. Zou s'agit, guette les gâteaux, paraît faire n'importe quoi, au hasard, pour avoir droit à sa récompense, et même souvent la dérobe lui-même dans l'assiette, sans vergogne.

« En second lieu, quand il frappe des coups dans la main de sa maîtresse, il n'a nullement l'air d'écouter ce qu'on lui dit, ni de penser à quoi ce soit : et il s'arrête sur une légère contraction de la main. Cela ne fait aucune espèce de doute (1). »

A cette séance privée était présent M. Sadowski, le maître déabusé de Bim. Il demanda l'autorisation d'obtenir lui-même une réponse du chien. « Zou, quel est le chiffre choisi? » C'était le chiffre 8. Il tend la main. Zou se met à frapper. Au huitième coup, M. Sadowski contracte la main : le chien s'arrête. « Bravo! » s'écrie l'assemblée. Et dans *Psychica* du 16 novembre 1927, M<sup>me</sup> Borderieux écrivait que « le commandant Sadowski étant venu voir Zou, celui-ci lui a répondu très volontiers en lui tapant dans la main ».

Et la légende de Rolf, le maître, l'ancêtre de toute cette lignée, pâlit aussi devant la véridique histoire. Voici comment le docteur Neumann, métapsychiste notoire, qui nous a présenté le héros, poursuit son récit (2). D'abord, Rolf, malgré tout son génie, n'a pu être formé, nous l'avons vu, à être propre dans les apparetements. De plus, il manque de cœur, du moins à l'égard des humains. Quand sa *manan*, M<sup>me</sup> Moekel, mourut, Rolf ne manifesta aucune émotion et ne montra d'intérêt que pour sa pâtée quotidienne. Rolf a ses caprices. Toutes les avances du docteur Neumann se heurtèrent à une complète indifférence. Et pourtant les moyens de séduction ne furent pas épargnés. Ils permirent seulement de constater le goût prononcé de Rolf pour le chocolat et les harengs fumés. En tout cas, il était dépourvu du don de clairvoyance. Quand on lui présentait un objet enfermé dans une boîte ou dans un papier, les réponses manquaient de perspicacité

« Il y a quelque chose à manger là-dedans.

ou encore :

« Petit chien peut pas.

Serait-ce que sa maîtresse en ignorait aussi le contenu?

Dans la conversation, Rolf frappait, d'ordinaire, à tort et à travers. Pour lui rendre sa valeur communicative, il fallait la rencontre de diverses circonstances extérieures, et d'abord la présence de celle qui parut au visiteur sa grande éducatrice, M<sup>lle</sup> Louise Moekel.

Le docteur Neumann en fit un jour l'épreuve. Il avait introduit, sans le désigner autrement que par son prénom, un ami, le docteur Ferdinand Lotmar. Celui-ci fut présenté à Rolf qui l'accueillit très froidement. Le nom de Ferdinand, plusieurs fois articulé devant lui avec insistance, ne provoqua de sa part aucune réaction intelligente. Alors, le docteur Neumann se pencha à l'oreille de M<sup>lle</sup> Moekel et, pour la première fois, lui glisse le nom du visiteur : « Peut-être Lotmar est-il trop difficile à prononcer? — Pas du tout », répond celle-ci. Le nom avait été chuchoté si bas qu'il n'avait pu parvenir à l'oreille de Rolf.

On passe dans une autre pièce et la conversation change de cours. A un moment donné, le docteur redemanda à Rolf le nom de son ami, en présence de M<sup>lle</sup> Louise. Rolf frappe distinctement : *Lotmar*. Le dressage avait opéré. Rolf venait d'épeler le nom que son éducatrice avait appris l'instant auparavant!

Par quels signes lui était dictée cette réponse? L'expérimentateur ne nous le dit pas. Mais évidemment on savait faire parler Rolf. Ces signes étaient extérieurs, a assuré le docteur Neumann dans sa correspondance avec M. Paul Heuzé (1). La suggestion télépathique est, au surplus, de tous points invraisemblable. Bizarre suggestion mentale que celle qui dicterait des mots et se manifeste incapable de fixer l'attention du sujet, comme nous l'avons vu, et d'obtenir quelque courtoisie à l'égard d'un visiteur de marque.

Concluons. Tous ces exercices d'animaux parlants ou calculateurs sont affaire de pur dressage. L'animal ne se rend nul compte de ce qu'il fait. Il frappe des coups sans savoir ce que les coups signifient. Il ne compte pas les coups : il s'arrête de frapper quand il perçoit le signe que le dresseur a lié dans son cerveau à l'arrêt des coups. Habitude purement automatique. Ainsi fait « le cheval du porteur de lait : il s'arrête de lui-même à la porte de chaque client, repart quand le conducteur pèse sur le marchepied, tourne quand tous les clients de la rue ont été visités et qu'il s'agit de revenir en arrière (2) ». Ainsi fait l'ours qui lève sa patte au son du fifre et s'arrête quand le fifre cesse de jouer. Il n'y a de différent que la mise en scène, plus ou moins scientifique.

Pas de télépathie. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il s'établit, par la continuité du commerce entre l'animal et le dresseur, le cheval ou le chien et son maître, une sorte de sensibilité réciproque, grâce à laquelle l'animal perçoit chez le dresseur ou son maître de menus mouvements, des changements de vitalité qu'il ne perçoit pas chez des étrangers, comme le maître lui-même sent les changements de disposition de son cheval ou de son chien.

Certains sujets, tels les dompteurs des ménageries ou les charmeurs d'oiseaux de nos jardins publics, semblent aussi doués d'une sorte de vitalisme qui commande ou sollicite. Puissance organique qui agit sur l'organisme, sans aucun appel à des facultés intellectuelles.

Faisons-nous des animaux de simples machines? Non; nous ne sommes pas cartésiens. Nous admettons que l'animal a la faculté de percevoir une relation entre deux objets, relation de convenance ou de disconvenance, et d'y adapter son acte. Le mouton broute l'herbe qui lui convient. L'oiseau choisit et recueille ce qui est propre à construire son nid. Cette perception d'une convenance particulière, en certaines circonstances, va très loin, au point de jouer l'intelligence.

Il y a une trentaine d'années vivait dans son castel de Saint-Geoire-en-Valdaine, près de Voiron, un artiste peintre-céramiste amateur, M. Laurent Bouvier. Il avait, entre autres chiens, un favori qui ne quittait pas son maître — et exécutait sur un signe de celui-ci les plus invraisemblables prouesses. M. Bouvier vint à mourir. Le chien s'installa, gémissant et plaintif, au pied du lit funéraire. Le second jour, on remarqua que le chien s'agitait, devenait nerveux, donnait comme des signes d'inquiétude. Soudain, on le voit qui se lève, va au buffet voisin, ouvre de sa patte la vitrine et prend entre ses dents un petit gâteau sec qu'il dépose sur les lèvres du mort. M<sup>me</sup> Bouvier assistait à la scène : elle la raconta elle-même, et ce n'était pas une imaginative.

Ce chien eût été, sans nul doute, incapable d'extraire la moindre racine carrée, ou même de faire la plus petite addition, et jamais on ne lui avait demandé rien de tel. Mais il avait l'habitude de voir son maître se mettre à table avec, deux fois par jour, porter à

(1) Ouvrage cité, p. 90, note.

(2) *Etudes*, du 5 décembre 1913, p. 690.

(1) *La Plaisanterie des Animaux calculateurs*, p. 151.

(2) *Zeitschrift für Parapsychologie*, August, 1928. Ueber die sogenannten denkenden Tiere. C'est l'article que le docteur Neumann devait lire au Congrès international des Recherches psychiques de 1927, congrès auquel il n'a pu assister. La communication, quoique annoncée, ne figure pas au compte rendu.

la bouche certaines choses après quoi il ne ressentait plus certaine sensation qui, d'abord agréable, devient pénible si on n'y répond et qu'il attribuait à son maître pour l'avoir éprouvée lui-même. Or, il y avait bien longtemps que son maître n'avait rien mis à sa bouche. Et il voyait là, tout proche, il sentait l'objet, croustillant et odoriférant, qu'on lui avait donné maintes fois quand il assistait au dessert de son maître, que celui-ci avait partagé avec lui. Il gardait dans son cerveau l'image du bien-être que la déglutition de ce gâteau avait fait succéder en lui à un besoin. Et, appliquant à son maître ce qu'il avait expérimenté pour lui-même, il faisait le geste qu'il savait bon.

Ce que l'on qualifierait volontiers de raisonnement de la part du chien apparaît, si l'on y regarde de près, un enchaînement de relations ou de convenances particulières. L'animal lie un antécédent avec un conséquent, un objet avec telle sensation : ici le gâteau avec la cessation de la faim, comme peut-être jadis le fougat avec la douleur de sa chair cinglée. Sa longue familiarité avec son maître le fait peut-être envisager comme un prolongement de son être : il sent et fait pour lui ce qu'il sentirait et ferait pour lui-même.

Voilà ce que peut « l'intelligence de l'animal ». Et cela l'élève infiniment au-dessus de la machine. C'est mal aimer les animaux que de leur demander de résoudre des problèmes de mathématique.

Cela ne peut se faire par le simple jeu de réflexes : une excitation à laquelle répond automatiquement un mouvement ou la cessation d'un mouvement. C'est l'ours qui danse. C'est l'opération la plus proche de l'action mécanique. L'animal redevient presque machine.

LUCIEN ROURE.

## L'âme des paysages

Les objets inanimés ont-ils une âme? Et la nature, ses grands paysages, la mer et la forêt, la montagne et la plaine?...

Il y a longtemps que ces questions ont été posées; mais comme on n'y peut donner que des réponses subjectives, chaque génération apporte la sienne.

Celle des hommes d'aujourd'hui n'est pas douteuse. Il suffit, pour la connaître, de mesurer la place étroite qui est faite aux poètes, la part mesquine qui est laissée, dans les préoccupations contemporaines, aux choses du cœur. Nous ne sommes plus assez capables de rêverie pour donner de l'âme à la nature.

Il faut s'en plaindre, certes; mais il vaut encore mieux comprendre. La guerre a tari tant d'illusions! Elle a abusé si fort des grands mots, elle a fait si fort appel aux beaux sentiments et elle nous a si mal payés que nous en sommes venus à cette sécheresse qui est l'aveu de notre scepticisme.

L'après-guerre ne pouvait qu'aggraver notre mal, car elle nous a mis en face des rudes exigences de la restauration économique. Et de ceci encore nous avons rapporté des habitudes, des manières de penser et de sentir que nous éloignent de la poésie.

Nous n'avons point pour cela renoncé au romantisme. Mais notre romantisme sans exaltation porte je ne sais de quoi de triste et de lugubre qui paraîtra sans excuse à ceux qui nous suivront. On a tout dit, tout évoqué quand on rappelle que le docteur Freud l'inspire.

On conviendra qu'il est temps de réagir. C'est la tâche du prêtre, du moraliste, du philosophe, de tous ceux qui ont, large ou restreinte, l'audience des foules; c'est donc aussi la tâche des écrivains. L'effort de ceux-ci, tout particulièrement, consiste à rétablir non seulement les valeurs intellectuelles, mais aussi les valeurs sentimentales, pour remettre l'homme, si l'on peut ainsi parler, en équilibre.

C'est en lisant le récent livre d'un écrivain de chez nous que je

me suis redit ces petites vérités. Les essais que M. Henri Davignon vient de nous donner sous le titre *De Rossignol à Coxyde* participent en effet de cet apostolat.

\*\*\*

On connaît M. Davignon. Son œuvre, qui mérite d'être appelée nationale, porte si clairement le cachet de Belgique, elle est si résolument tournée à l'illustration de notre pays, si fervente aussi et enfin si adaptée, par son romanesque, au goût de notre temps, qu'il est presque impossible qu'elle n'ait pas touché déjà un vaste public.

M. Davignon n'est pas seulement un romancier; c'est de surcroît un essayiste fort curieux, attentif aux mouvements des idées et aux aspects des mœurs, aux hommes et aux livres. Cette attention, cette curiosité nous a valu une critique fine, nuancée, intelligente et sensible, et c'est elle que nous trouvons encore dans le récit des pèlerinages que l'auteur a faits de Rossignol à Coxyde.

Ces pèlerinages, ils sont avant tout spirituels. L'Ardenne de Charles Van Lerberghe et de Thomas Braun, l'Entre-Sambre-et-Meuse d'Octave Pirmez y sont décrites, bien entendu; mais l'auteur s'inquiète surtout de les accorder avec les poètes, avec les grands rêveurs qui y ont vécu.

On répétait au début de ces notes la grande question de Lamartine : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme? » M. Davignon y répond avec une subtilité qui ne se dispense pas de la justesse. Et sa réponse qui est nonchalante, sinieuse, amusée par les digressions, distraite par toutes les rencontres des hommes ou des souvenirs qu'il fait en chemin, sa réponse qui est bien d'un essayiste, il me semble que l'on peut la ramener à ceci :

Il est bien sûr que les paysages n'ont point d'âme. Mais nous pouvons leur en donner. Nous, ce n'est pas tous les hommes, mais les artistes, les peintres, les poètes, les romanciers, les grands rêveurs. Et quand les paysages ont ainsi reçu une âme, ils acquièrent pour le reste des humains une sorte de prestige, une vertu véritable. Ils deviennent des lieux de méditation où l'on va chercher la contagion de la grandeur et de nobles exaltations. Rappelons-nous ce qu'un Taine et ce qu'un Barrès ont su faire de certains paysages! Rappelons-nous tout ce qu'a mis dans la campagne romaine un Chateaubriand!

Comme les lieux chargés d'histoire, quand même ils sont dépourvus de toute beauté, nous parlent bien, ainsi la nature se fait entendre par le souvenir de ceux qui, dans son décor, ont accompli une grande œuvre.

Voilà le paysage animé, intelligible, presque intelligent. Il éclaire la critique; il conduit ses investigations; il confirme ses découvertes. Un échange s'établit entre le poème — et nous prendrons le mot ici dans sa plus large acception — et le lieu où il a été conçu.

M. Davignon dit cela avec plus d'aisance quand étudiant la *Chanson d'Eve* de Charles Van Lerberghe et se souvenant qu'elle a été méditée sur les bords chantants de la Semois, il écrit : « Désormais c'est en évoquant le mystère et la paix, le parfum violent et l'âme éparse de cette région, la seule de Belgique demeurée complètement à l'abri de l'outrage humain, qu'on goûtera le mieux le poème assez fermé à l'entendement de la foule, mais où rarement a été suggéré, avec plus d'art et de force, le vœu de communier avec l'âme des choses. »

\*\*\*

*De Rossignol à Coxyde* nous promène ainsi à travers quelques paysages qui sont vraiment des états d'âme. M. Davignon demeure dans son sillon; il poursuit une œuvre dont l'unité n'est pas contestable; il nous apprend à connaître, pour bien l'aimer, la

figure et l'âme de notre pays. Il en note les aspects mystiques avec les chansons sages et chrétiennes, d'une inspiration si classique, de Thomas Braun et avec le poème vaporeux et panthéiste de Charles Van Lerberghe. La fougue, le pittoresque et l'on me permettra d'ajouter l'absence de style de l'Entre-Sambre-et-Meuse, réunis dans le val d'Acoz, il les accorde avec la philosophie à mon goût trop flottante d'Octave Pirmez. La Flandre libertine et frondeuse, la Flandre démesurée, il l'évoque dans son étude de Charles Decoster.

Mais comment n'aurait-il point rencontré, dans de pareils pèlerinages, l'influence française qui commande nos lettres? M. Davignon a bien remarqué combien chacun de nos écrivains dépendait des modes, des écoles, des mouvements littéraires de France. Romantisme, naturalisme, symbolisme se succèdent chez nous sur un rythme que l'on retrouve chez nos voisins. Mais une heure nouvelle a sonné. Thomas Braun l'avait entendue plusieurs années avant la guerre et les accents chrétiens de sa poésie en étaient

comme un écho. Une heure nouvelle : M. Davignon l'a évoquée avec une émotion qui, tout en satisfaisant l'esprit, contente le cœur. Le petit-fils de Renan vient mourir à Rossignol, l'ami d'André Gide dans les dunes de Coxyde, Psichari et Dupouey, tous deux convertis, tous deux écrivains français, achevant sur notre terre leurs ardentes méditations et conférant à deux grands paysages de chez nous une valeur spirituelle, quel signe et quelle promesse!

Des gens malicieux reprocheront peut-être à M. Davignon d'avoir noué avec trop de complaisance ces relations et d'avoir été plus habile que véridique. Mais c'est un recueil d'essais qu'il nous donne, des suggestions, des hypothèses, une suite de points de vue. Prenons-les donc ainsi, en le remerciant d'éveiller la réflexion de son lecteur. Son livre est de ceux sur les marges desquels on prend plaisir à noter d'excitantes, de fructueuses rêveries.

JEAN VALSCHAERTS.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Vladimir Ilitch Oulianof, dit Lénine

M. Pierre Chasles, référendaire à la Cour des Comptes, spécialiste des choses russes, auteur d'ouvrages qui l'ont accrédité dans le monde slavisant, vient de donner au public une *Vie de Lénine*, fortement documentée, solidement raisonnée, qui est appelée à un grand retentissement.

La notation précise des faits caractéristiques, leur agencement et leur mise en valeur, la recherche consciencieuse des causes, la pénétration psychologique, le souci manifeste de l'impartialité, la sérénité dans le jugement : voilà les qualités d'historien qui frappent à première vue dans cet ouvrage scrupuleusement écrit, *sine ira et studio*, sans colère ni passion. A tous ces mérites s'ajoute le don de la composition littéraire, cette langue sobre et pure si bien accommodée au genre historique parce qu'elle donne l'impression du vrai.

J'admire vraiment que l'auteur ait pu en un sujet si brûlant garder son sang-froid et se retenir de balafrer de son mépris cette face ignoble de bandit démoniaque. La plume n'a jamais tremblé d'indignation dans la main de l'auteur. Il a la sûreté du chirurgien qui promène sans révolte son bistouri sur les plaies les plus hideuses. Il narre avec un soin méticuleux, il analyse avec sagacité, il porte des jugements nuancés à l'extrême, il balance les contradictoires pour les résoudre finalement dans une certaine unité. Luvinciblement, je me suis rappelé devant ce portrait de Lénine les vers de Boileau :

*Il n'est point de serpent ni de monstre odieux  
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.*

Mais, tout de même, à force de modération et d'objectivité, en faisant abstraction de l'élément de valeur pour ne considérer que les facultés et les activités en elles-mêmes, est-ce que l'on reste dans l'absolue vérité, est-ce qu'au total le portrait est d'une entière ressemblance?

Ne portez pas à son actif, pour moi, la ténacité de Vladimir Ilitch, son indomptable ténacité, sa volonté de fer tendue inlassablement vers le but, son acharnement à le poursuivre à travers toutes les vicissitudes, son âpre passion de l'étude tournée vers l'action, sa souplesse d'adaptation à toutes les situations qui se présentent, son intransigeance et son habileté. Ne suggérez pas l'idée qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand homme, d'un conducteur de peuple. Ne me vantez même pas la verdeur physique de cet avarié. Non, sur cette face aux pommettes saillantes, aux

yeux obliques, au rictus amer, je vois la griffe de la bestialité. La flamme du génie n'a pas habité en lui, la lumière de l'intelligence n'a pas brillé dans ce cerveau aplati de moujik. Il avait sucé l'esprit révolutionnaire avec le lait, il s'est plongé, baigné, vautré dans le marxisme, il a reniflé ces grimoires fumeux et qu'est-ce donc qu'il en a retiré? Une seule idée qui s'est plantée, enracinée dans sa tête de monomane, qui l'absorbera tout entier, qui le dévorera : l'idée stupide de la guerre des classes, d'une guerre infernale, l'extermination de la civilisation, l'arasement de tout progrès, la subversion de la société, de la Russie, de l'Europe, la destruction pour la destruction. Ah! ne me parlez pas de destruction « créatrice ». Ne me parlez pas du génie de la destruction. Le génie crée, l'intelligence invente, la sauvagerie barbare qui détruit, pour détruire descend à l'animalité.

Quand un être à figure humaine en arrive à être à ce point-là envoûté, possédé par l'idée et la rage de détruire, il paraît bien vomi par l'enfer, incarnation de celui qui fut homicide dès le commencement.

\* \* \*

Expulsé de l'Université de Kazan, en 1887, emprisonné, exilé en Sibérie, il commencera vers 1900 sa vie d'émigré, chef occulte des bolcheviks, propagandiste infatigable du bolchevisme intégral, surtout par la presse, à Munich, à Londres, à Genève, brisant net avec les « mous », les menchéviks qui teintaient d'un peu d'opportunisme les couleurs criardes des « durs », pour garder dans toute sa sublime pureté, dans sa virginité immaculée, l'idéal de l'embrasement du monde!

A la première révolution, celle d'octobre 1905, il crut à l'avènement du Grand Soir, il sortit de sa retraite, accourut à Pétersbourg, se terra dans sa tanière de Kuokalla, et dut constater que l'insurrection qui ensanglanta Moscou n'était qu'une répétition générale. La force avait balayé la révolution. Mais le Soviet ouvrier de Trotsky était soudainement éclos et Lénine put réintégrer Genève, instruit par l'expérience. Il promènera ses pénates errants, en compagnie de sa femme et de sa sœur, de Genève à Paris, de Paris à Cracovie et, arrêté en 1914, après la déclaration de guerre, par la police autrichienne, il viendra s'installer à Berne, guettant l'heure propice. L'effondrement du tzarisme sonna cette heure en février 1917. Le fauve brûlait de se jeter sur sa proie. Ce sans-patrie trouva toutes les facilités pour se faire transporter en Russie par l'Allemagne et la Suède, par train blindé, car Berlin ne demandait pas mieux que d'envoyer cette peste infester la Russie.

C'est ici qu'il faut rendre justice au vrai mérite. Le véritable fondateur du gouvernement des Soviets, l'homme qui lui a livré la Russie, l'armée, le pouvoir, qui l'a intronisé au Kremlin au

milieu des massacres, le responsable de tout le sang versé à torrents, de toutes les destructions et de toutes les ruines amoncées, c'est celui qui a laissé débarquer Lénine à la gare de Pétrograd, accueilli par toute la racaille avec un enthousiasme délirant, au lieu de le jeter en prison ou de lui trancher la tête; c'est le Ponce-Pilate de la Russie, le lâche Kerensky, chef du gouvernement provisoire, assez libéral pour accorder la liberté à un des plus immondes tyrans de l'histoire. Kerensky a fait Lénine. Et tout le marxisme, et tout le bolchevisme, et tout le génie léniniste, et toute sa merveilleuse puissance d'adaptation, et toute sa volonté surhumaine et diabolique, et toute son éloquence de fer et sa parole de hache, tout cela ne lui aurait servi de rien, si Kerensky avait été un homme à poigne au lieu d'être un rêveur et un fantoche.

Et naturellement, dans l'état d'affreuse anarchie où se débattait l'ancien empire des tzars, Lénine s'imposa. Sans patrie, sans morale, sans honneur, sans foi, sans Dieu, fruste et buté, cynique comme Marat, cruel comme Saint-Just, il s'empara de la multitude qui avait soif d'un maître. Avec des formules simplistes et tentatrices il régna sur cet immense troupeau et fit peser sur lui un joug dont il n'avait jamais connu la dureté. *Tous les pouvoirs aux Soviets! Toutes les terres aux paysans! Volez ce qui a été volé. La paix à tous les peuples!*

Voilà les bombes qui ont fait éclater le monde russe. Lénine savait que le pays, mutilé par l'odieuse paix de Brest-Litovsk, allait entrer dans d'horribles convulsions, que la Russie deviendrait un bagne ou plutôt un enfer. Comme le Créateur se complut dans son œuvre, le démolisseur, fils de Satan, put s'enorgueillir du haut du Kremlin devant les ruines immenses.

Toutefois, la nature se venge des violences qu'on lui fait, le marxisme poussé à fond apparut ce qu'il est, principe de mort. La famine jeta des cris de détresse. Il fallut bien que l'imbécile tyran qui affamait son peuple pour la gloire de Marx, revint en arrière, adoptât la nouvelle économie politique, la *Nep* qui limita l'application du système homicide en octroyant quelque liberté au petit commerce, aux transports urbains, tout en maintenant l'embargo sur la grande industrie stupidement nationalisée.

Le destructeur s'est démolé lui-même par un travail forcené. Sa mort fut un deuil pour la république soviétique. Adoré par les uns comme un demi-dieu, il est copieusement maudit par tous les Russes qui ont gardé le culte de la sainte Russie.

Il fut un fléau de Dieu. Son triomphe est le châtement le plus terrible de l'indéracinable erreur qui règne depuis 1789, le libéralisme. C'est, en effet, la fausse notion de la liberté qui a paralysé Kerensky et fait de lui non seulement le complice de Lénine, mais le grand responsable devant l'histoire de la victoire des Soviets.

\* \* \*

J'ai voulu, dans cet article, après avoir rendu hommage à l'éminent historien, M. Pierre Chasles, livrer au lecteur l'impression que m'a laissée la lecture de son livre si profondément suggestif. Naturellement, M. Pierre Chasles s'exprime autrement, avec mesure et sans passion. J'ai réagi à ma manière et cela prouve que « la seule simplicité d'un récit fidèle » peut enflammer la passion.

Il y a cependant dans ce livre dont j'ai loué la haute valeur, une page qui m'exaspère. C'est celle où l'on peut lire le passage suivant :

« Malgré son mépris pour les libertés bourgeoises » Lénine a tout d'abord compris qu'il devait s'en servir dans l'intérêt même de la propagande révolutionnaire, quitte à les étrangler ensuite, s'il devenait le plus fort. Il reprenait en somme, à l'opposé, la pensée de Veillot : « Nous vous demandons la liberté parce qu'elle est dans votre programme, mais nous vous la refusons parce qu'elle n'est pas dans le nôtre. »

Comment M. Chasles peut-il rééditer ce propos légendaire qui fut démenti avec toute la raideur désirable par Veillot dès que ce propos fut lancé. « J'ai écrit quarante ans, il ne restera peut-être de moi que cette parole, que je n'ai pas prononcée et qui me paraît médiocrement française. J'en serais fâché si j'étais de ceux qui aspirent à l'Académie; mais je sais m'accommoder des aventures que le temps ménage à mon espèce et je pense que je finirai par mourir tout de même, quoique chargé d'une phrase de Montalembert, plombée par M. Jules Ferry ».

C'est Montalembert, en effet, qui avait jeté contre les catholiques ultramontains cette parole étourdie et inconsciemment vénéreuse, a écrit François Veillot, dans le *Correspondant* du 25 avril 1857. « Personne n'admettra la légitimité de cette théorie qui se réduit à dire ceci : « Quand je suis le plus faible, je vous demande la liberté, parce que tel est votre principe; mais quand je suis le plus fort, je vous l'ôte, parce que tel est le mien. »

Quand Ferry reprit cette parole pour l'imputer à Veillot, le grand journaliste réfuta la légende et rectifia ainsi : « Je n'ai pas demandé la liberté aux libéraux au nom de leur principe. Je la demande parce que c'est mon droit. Ce droit, je le tiens de mon baptême qui m'a fait digne et capable de liberté... En vous demandant la liberté comme mon droit, je vous la refuse parce qu'elle n'est pas votre droit, parce que vous en useriez mal, comme le prouvent vos doctrines, votre caractère et vos amis. »

Plus tard, Jules Simon ramassa le même propos que Veillot n'avait jamais tenu, qu'il est impossible de trouver dans les cinquante volumes qu'il a écrits, et Jules Simon s'attira un nouveau démenti et une nouvelle rectification.

Comment M. Chasles n'a-t-il pas reculé devant un rapprochement qu'aucun texte n'autorise, que tous les textes interdisaient à sa loyauté, et qui, par le contraste des noms, a quelque chose d'intolérable?

J. SCHYRGENS.

## ROME

### La paix romaine

D'un article de M. René Johannet dans la Revue française, nous détachons ces extraits :

Ce n'est pas une petite affaire. Avant de la considérer, j'invite les anticléricaux français à réfléchir sur leur conception de la philosophie de l'histoire, dont l'abaissement progressif de l'Eglise fait partie. Aujourd'hui, en Italie, l'Eglise acquiert une situation telle qu'elle n'en a jamais eu de plus belle à aucune époque en pays concordataire. J'invite aussi mes confrères, auteurs de si beaux articles sur « l'agonie du fascisme », « la décadence du fascisme », à mesurer les progrès de géant que l'Italie réalise d'année en année, grâce au fascisme grandissant.

Regardons ce à quoi le Pape renonce : à son rôle de chef d'Etat, à ses territoires, à ses revenus temporels. Sur ce point, faute d'indemnité suffisante, le Denier de Saint-Pierre est maintenu et la chrétienté continuera à payer les dettes de l'Italie. On accepte le fait acquis, la spoliation. En fait, il n'y aura pas plus d'Etats de l'Eglise, au sens vrai du mot, demain qu'hier. Cela est vrai, mais pouvait-on espérer les récupérer jamais? C'est peu probable. Mieux : était-il désirable pour le Pape de redevenir chef d'administration, suzerain d'hommes, chef d'armée? Il faut répondre hardiment : non. Il n'est pas désirable de voir le Pape appelé à résoudre des questions d'avancements, des scandales financiers, des difficultés fiscales, des conflits entre le capital et le travail; le rôle du Pape est d'écrire l'encyclique *Rerum novarum*, non de l'appliquer; de prêcher la paix, non de faire partie du système d'alliances offensives et défensives qui parcourt l'Europe, quitte à regretter son absence du Conseil de la Société des Nations. Voyez-vous le Pape aux prises avec des trusts industriels, des grévistes, des chômeurs, voire des agitateurs anticléricaux? Pour mater ces gens-là, il faut la main lourde de l'Etat, et non la crosse débonnaire de l'évêque de Rome.

Le concordat passé avec l'Eglise est d'une générosité, d'une habileté souveraines. Le Pape retrouve là dix fois plus qu'il ne cède. Pensez un peu : le droit canon devient loi d'Etat, les décisions de l'Eglise étant sanctionnées par l'autorité publique; ainsi, le mariage religieux dispense du mariage civil, les congrégations sont dotées d'un statut privilégié et ainsi de suite.

Désormais — et c'est ici que commence le triomphe de Mussolini — l'Italie devient la puissance catholique par excellence. De tout temps, même au temps de la souveraineté temporelle, les papes

ont dû s'appuyer sur un grand Etat : France, Allemagne. Avant 1914, l'Etat protecteur, plus ou moins avoué, c'était l'Autriche. Demain, qu'on le veuille ou non, de par la nature des choses, ce sera, au défaut de la France, l'Italie. La France moderne, démocratique, laïque et républicaine, a renoncé à voir grand. Elle ne voit grand qu'en matière d'impôts, de laïcisme et de conscription militaire, quand il s'agit d'embêter les Français. A peu près sur toute la ligne, c'est le plus mesquin, le plus myope des Etats. Le rôle, abandonné par l'Autriche, restait à prendre. L'Italie fasciste s'en saisit, au bout de quinze ans de vacances.

Nous n'avons rien à y objecter, cela est logique. Il est logique que le laïcisme nous anémie, nous ruine, nous déclasse.

Et d'un article de M. Maurice Pernot dans la Revue hebdomadaire :

Les tentatives de rapprochement commencèrent sous Léon XIII, elles continuèrent sous Pie X et se firent plus nombreuses pendant la guerre mondiale. Il ne saurait être question de les énumérer ici. On se bornera à relever la raison constante de leur échec. Chaque fois que l'Italie et le Saint-Siège recherchaient les bases d'un accord, les efforts des deux parties se heurtaient à la même pierre d'achoppement. Pourquoi Pie IX avait-il refusé la Loi des Garanties? Pourquoi ses successeurs avaient-ils, après lui, renouvelé ce refus? Parce qu'ils ne voulaient pas que le Saint-Siège vit son indépendance reconnue, consacrée, garantie par le seul gouvernement italien; parce qu'ils jugeaient nécessaire, indispensable, une garantie internationale. Or, le gouvernement de Rome tenait la clause de garantie internationale pour incompatible avec les droits et la dignité d'un Etat souverain, tandis que le Vatican continuait de voir dans cette même clause le seul moyen de sauvegarder le caractère universel et, pour ainsi dire, supranational du chef suprême de l'Eglise catholique.

Si désireux qu'il fût de réaliser un accord où il devait trouver tant d'avantages, M. Mussolini lui-même pouvait moins que quiconque modifier sur ce point la position prise par le gouvernement italien. Il appartenait à Pie XI de faire confiance à l'Italie toute seule et de renoncer, en sa faveur, à cette garantie internationale dont ses prédécesseurs avaient maintenu l'exigence. Par l'accord du 11 février, le Saint-Siège reconnaît le royaume d'Italie sous la dynastie de la maison de Savoie, avec Rome comme capitale de l'Etat italien. De son côté, l'Italie reconnaît l'Etat de la Cité du Vatican sous la souveraineté du Suprême Pontife. La Loi des Garanties est abrogée... Le Saint-Siège convient que, par les accords signés aujourd'hui, il lui est assuré de manière adéquate tout ce dont il a besoin pour pourvoir, avec la liberté et l'indépendance requises, au gouvernement spirituel du diocèse de Rome et de l'Eglise catholique, en Italie et dans le monde (1).

Pourquoi Pie XI a-t-il estimé suffisante cette simple garantie italienne? Il l'a expliqué lui-même dans son allocution aux prédicateurs du carême. « Le Souverain Pontife n'a besoin ni d'assentiment, ni de consentement, ni de garantie. Et cela, devons-nous dire à notre tour, est absolument vrai, quelque précieuses que nous soient la faveur et l'amitié de tous les Etats et de tous les gouvernements. Mais, pour des garanties proprement dites, où pourrions-nous les trouver, sinon dans la conscience de nos justes raisons et dans le sentiment de justice du peuple italien; sinon, et plus encore, dans la divine Providence et dans cette indéfectible assistance promise par Dieu à son Eglise?... D'ailleurs, quelles garanties espérer, même pour un domaine temporel assez vaste comme était celui qui figurait alors dans la géographie politique de l'Europe? On l'a bien vu par ce qu'ont fait, ou plutôt par ce que n'ont pas fait, par ce que n'ont pas voulu ou peut-être pas pu faire les puissances pour en empêcher la chute (1). »

Cependant, bientôt après, dans un autre discours, le Pape devait compléter ses explications. « Le traité conclu entre le Saint-Siège et l'Italie, a déclaré Pie XI aux délégués de l'Université catholique de Milan, n'a pas besoin de beaucoup de justifications parce que, en réalité, il y en a une qui est importante et définitive. Cette justification, c'est le concordat. C'est le concordat qui non seulement explique, qui non seulement justifie, mais qui recommande le traité... Les conditions de la religion en Italie ne pou-

vaient être réglées sans un accord préalable entre les deux pouvoirs, accord préalable auquel s'opposait la situation de l'Eglise en Italie. En conséquence, pour qu'il y eût concordat, il fallait remédier à cette situation et, pour remédier à cette situation, il fallait le concordat (1). »

Et ce sont ces négociations qui viennent d'aboutir. Le Pape nous apprend qu'elles comportèrent l'examen parallèle des deux problèmes : question romaine et concordat, et qu'en dernière analyse la question romaine fut résolue « en fonction » du concordat. Autant le Saint-Siège s'est montré modéré dans ses exigences sur le premier point, autant, sur le second, il a mis d'insistance à défendre les droits et les intérêts de l'Eglise. Inversement M. Mussolini, qui a maintenu pour ainsi dire intégralement les prétentions essentielles de l'Italie touchant la question romaine, devait faire preuve de la plus large complaisance en ce qui concerne le statut de l'Eglise catholique en Italie. Il faut bien avouer qu'à son point de vue, tout au moins, les deux questions n'étaient pas du même ordre et ne présentaient pas la même importance.

Le gouvernement fasciste a accepté, ou très peu s'en faut, ce que n'ont jamais accepté même des puissances profondément catholiques comme l'Espagne et la Bavière : la mise en vigueur pure et simple du droit canon. Le catholicisme est déclaré seule religion de l'Etat; l'enseignement religieux catholique est donné dans toutes les écoles publiques primaires et secondaires; des effets civils légaux sont attachés à la célébration du mariage religieux; le ministre du culte rédige lui-même l'acte de mariage et en transmet la copie à l'autorité communale, les congrégations religieuses reçoivent la personnalité civile et les plus amples facultés de recrutement et d'action; le gouvernement s'engage à reviser toute la législation italienne en matière ecclésiastique, de façon à la mettre en harmonie avec le droit canon. Enfin le Pape voit renaître, sous la protection d'un régime qui depuis six ans le avait fort maltraités, toutes ces organisations sociales, ouvrières, éducatrices, et en particulier cette « Action catholique italienne », qui fut toujours si chère à son cœur.

Le concordat signé au palais de Latran constitue pour l'Eglise catholique en Italie un triomphe incontestable et pour le cardinal Gasparri principal réformateur du droit canonique, un succès personnel des plus flatteurs. Par contre, le traité politique est tout à l'avantage de l'Italie et, sur ce terrain où tous ses prédécesseurs avaient échoué, c'est M. Mussolini qui triomphe.

## MEXIQUE

### La situation L'atmosphère du procès Toral

#### La Mère Concepcion.

L'innocence de la sœur Concepcion Acevedo de la Llata apparaît dans tout le procès. L'accusation et tous les arguments invoqués contre la Mère se ramènent au fait qu'elle prononça ces paroles avant la mort d'Obrégon : « Le conflit religieux finira le jour de la mort d'Obrégon et de Calles. »

En effet, la religieuse prononça cette phrase qui n'est d'ailleurs que l'expression d'une opinion publique; c'est pourquoi elle a dit devant le jury : « Que celui-là me jette la première pierre qui n'a pas prononcé ou entendu pareils propos en ces temps révolutionnaires. » D'une phrase aussi simple que celle-là, concluons que l'abbesse fut la cause morale de l'homicide. Mais contre les arguments sophistiqués de l'accusation restent encore debout les paroles prononcées par Mère Concepcion et les deux serments tenus par elle devant tout le jury.

Lorsque son défenseur, l'avocat Ortega, lui dit : « Mère, niez-vous avoir pris une part quelconque à la mort du général Obrégon? Le jurez-vous? » La Mère lui répond : « Oui, Monsieur, je le jure, comme je l'ai déjà juré devant M. le juge. » Et après, quand M<sup>re</sup> Sodi, défenseur de Toral, lui dit : « Jurez par vos vœux les plus sacrés, non pour ceux qui vous écoutent mais devant votre conscience,

(1) Cité d'après l'*Osservatore Romano* du 13 février 1929.

(1) Cité d'après l'*Osservatore Romano* du 15 février 1929.

que vous n'avez pas suggéré à Toral l'idée de tuer le général Obrégon, » la religieuse, étendant la main, répondit d'une voix ferme : « Oui, je le jure. » Entre les artifices des bourreaux et les serments de la religieuse, seul un être vil peut faire crédit aux premiers.

#### Un procès irrégulier. Toral à la torture

Avant même le jugement public, les magistrats de la sixième chambre du Tribunal supérieur de Justice déclarèrent l'irrégularité du procès. Quant au jugement public, il saute aux yeux qu'il fut irrégulier. En effet, d'après le Code pénal, les jurés sont désignés par le sort. Or, cette prescription ne fut pas suivie, ce qui provoqua la protestation des défenseurs dès le début du procès.

Le public belge connaît déjà le récit que José de León Toral fit en plein procès des tourments qu'il dut subir. Ce récit que vous avez pu lire a été tiré de *El Universal*. Il existe un rapport plus détaillé qui produit une sensation d'horreur plus profonde; c'est celui que publie *El Universal Gráfico*. Ceci ne veut pas dire que le premier récit publié par *El Universal* ne soit pas véridique, mais il omit, par respect pour la morale, les détails les plus répugnants que *El Universal Gráfico* publia intégralement.

Dans la salle des jurés, une seule voix s'éleva pour condamner ces procédés sauvages et demander le châtiment des coupables : ce fut celle de l'avocat Demetrio Sodi, défenseur de Toral, ancien président de la Cour suprême de Justice de la Nation, ancien ministre de la Justice et professeur de droit pénal à l'École libre de Droit. Mais pour les officiers du ministère public, pour le procureur de Justice, cela ne signifiait rien et ils se contentèrent de sourire avec satisfaction.

L'audience au cours de laquelle Toral raconta son tourment ainsi que les audiences précédentes furent radiodiffusées; toute la presse en donna le récit; *El Universal* publia même les croquis copiés de ceux que Toral avait montrés au jury.

Mais le gouvernement, au lieu de châtier les délinquants, suspendit la transmission par T. S. F. et défendit aux journaux de publier ces détails.

Entretemps, à la Chambre, les députés attaquaient la presse, menaçaient de mort les défenseurs, en particulier M<sup>e</sup> Sodi, et proféraient des obscénités contre Toral et la Mère Concepcion.

Le journal *Excelsior* fut particulièrement attaqué. Ce quotidien avait envoyé aux audiences un groupe de sténographes parlementaires avec mission de prendre à la lettre les déclarations et discours. Il reproduisit le tout. En outre, il entretint au procès un groupe de rédacteurs d'impressions, parmi lesquels se trouvait le fameux juriste libéral Querido Moheno, ancien député et ex-ministre des Affaires étrangères.

De la lecture de la collection de l'*Excelsior* surgit aussitôt cette question : Quoique Toral ait tiré sur Obrégon, est-ce bien lui qui l'a tué ?

D'après l'autopsie faite par Horacio Uzeta, le corps d'Obrégon portait treize blessures, et le revolver de Toral ne contenait que six balles; d'après la « foi du cadavre » donnée par le juge Aznar lui-même, dans le corps d'Obrégon se trouvaient des traces de balles de 6, 7 et 8 millimètres, ce qui prouve que le nombre de ceux qui tirèrent sur lui fut de trois.

Notons de plus que le gouvernement empêche qu'on fasse, à partir d'un certain moment, un procès régulier; que le procureur de Justice oublie de charger des experts de déterminer quelles balles ont occasionné la mort d'Obrégon et si elles correspondaient à celles que Toral avait tirées. Lors du jugement, il était déjà impossible d'analyser le fait : le corps d'Obrégon était en putréfaction. Bref, il est certain que Toral tira sur Obrégon, il est certain qu'il avait l'intention de le tuer, mais il est certain aussi que personne ne pourrait affirmer : « Toral a tué Obrégon ».

Il est intéressant, en tout cas, d'étudier la personnalité de Toral et d'analyser les mobiles qui le poussèrent à agir. Ses antécédents sont irréprochables. Pendant douze ans, y compris le jour où il tira, il communia tous les jours. Quand le juge déclare que le confesseur de Toral est responsable du crime parce qu'il n'en a pas empêché l'accomplissement, Toral répond : « A mon confesseur j'avoue mes péchés; je n'avais aucune raison de lui dire que j'avais l'intention de tuer Obrégon, puisque ce n'est pas un péché. » Il se crut ainsi prédestiné à libérer le peuple d'un tyran et il s'est prévalu du cas de Judith. Voilà la mentalité de León Toral.

L'avocat Moheno a démontré sur la foi de ces faits qu'il s'agissait d'un délit politique échappant à la peine de mort.

Toral fut néanmoins condamné à mort et la Mère Concepcion à vingt ans de prison.

#### Séances contre la presse Les députés dans la rue

Pour déclencher une action contre l'*Excelsior* et obliger le jury à condamner, les députés tinrent séance le 5 novembre.

Le premier qui prit la parole fut Manuel Riva Palacio. Après avoir proposé le boycottage de la presse, il demanda une campagne contre *Excelsior* et termine ainsi : « S'il continue sa lutte, je propose en plus que nous tous, ou quelques-uns de nous, si vous le voulez, nous allions brûler le journal *Excelsior*. »

Il cède la parole à un collègue, Gonzalo N. Santos (assassin impuni de l'étudiant Capdevielle) qui dit à son tour : « Tâchons qu'en nos districts personne n'achète *Excelsior*, qu'on le combatte, qu'on se retire et qu'on rompe avec lui, qu'on se déclare ses ennemis... Il faut lutter, il faut en finir avec le journal *Excelsior*. »

Et voici sa conclusion : « Si le jury acquitte on n'applique pas la peine de mort à León Toral, nous-mêmes nous la lui infligerons à lui et aux jurés. Je n'ai pas peur de le dire : j'irai avec vous, et si on ne lui applique pas la peine de mort, je déchargerai mon revolver sur lui et sur les jurés. »

Ces paroles furent accueillies par des applaudissements frénétiques. Les autres députés continuèrent sur le même ton et des paroles ils en vinrent aux actes. Cinquante députés, Santos en tête, se présentent le soir même du 5 novembre à la salle d'audience et là, revolver en main, ils menacent les jurés, les avocats et maltraitent Toral.

L'audience finit au milieu du tumulte. Les jurés renoncèrent à leur charge parce qu'on ne les laisse pas juger en liberté; mais sans accepter leur démission on les oblige à prononcer le jugement tel que le veulent les députés.

Après cela, on met fin aux débats, on empêche l'avocat Sodi de continuer sa défense, tandis que de la rue on entend les cris des envoyés des hommes politiques : « A mort Sodi! A mort! »

C'est ainsi que fut rendu le verdict. En dépit de tant d'irrégularités, ce verdict fut confirmé par le Tribunal supérieur de Justice et par la Cour suprême de Justice.

Qui désire prendre information complète de la « littérature » du procès pourra lire la presse mexicaine de la première quinzaine de novembre 1928. J'en ai envoyé la collection au Secrétaire général d'Action catholique, 48a, rue Vital Decoster, à Louvain.

#### L'accusation d'Alessio Robles

L'*Excelsior* fut cruellement puni de sa franchise. Les députés arrachèrent les numéros des mains des vendeurs, la police s'empara des éditions; finalement, elle obligea la propriétaire du journal à le « vendre » au gouvernement entre les mains d'un intermédiaire, au prix d'un demi-million de pesos mexicains (neuf millions de francs belges), alors que le terrain, l'édifice à façade de marbre, les magnifiques installations des machines valent au bas mot six fois plus. Bref, ce fut un vol.

L'ingénieur Vito Alessio Robles, président du parti antiréélectionniste, qui n'est pas catholique mais honnête homme, écrivit une lettre à Portes Gil pour flétrir les bourreaux de Toral. La presse refusa de la publier par peur des représailles officielles. Elle ne parut que dans *El Tribunal*, un bi-hebdomadaire de Mexico.

Alessio Robles déclare, au nom du parti antiréélectionniste :

« On a dénoncé à la justice avec les détails les plus sanglants les tourments auxquels fut soumis José de León de Toral. Cet acte de barbarie, ce geste d'un mépris impudique de la loi et de la dignité humaine, ce geste d'une tyrannie mal contenue ne peut rester sans censure de notre part.

« Un pareil délit ne peut demeurer impuni, pour le prestige même du gouvernement, pour la défense du respect dû à la nation, de peur que ne se répète ce défi à l'humanité et à la civilisation.

« Les documents que nous possédons prouvent : que C. Thomas A. Robinson (sénateur) fut l'auteur intellectuel des procédés mis en œuvre à l'Inspection générale de Police et qu'il assista au tourment de Toral; que le général Antonio Rios Zertuche (inspecteur général de police, digne successeur de Cruz), Valente Quintana (chef des commissions de la Sûreté), Pablo Meneses, Jaime Otero et Homobono Márquez (auxiliaires de Zertuche et Quintana) en furent aussi témoins et dirigèrent cet horrible attentat. Nous avons la

brevue de ce que le général et licencié Aaron Saenz y assista aussi.  
 » Nous donnons les noms pour pouvoir accuser sans réticences, sans nous cacher sous un anonymat protecteur ou un lâche silence.  
 » Si ce pays était un pays d'institutions, on aurait déjà agi l'office, les fonctionnaires accusés auraient présenté leur démission, et pareille honte aurait produit une crise parmi les éléments officiels qui ne pourraient approuver un attentat aussi scandaleux.

Portes Gil, qui fut l'initiateur des procédés employés contre *Excelsior*, reste indifférent devant l'accusation lancée par le chef du parti antirépublicain. Par contre, les directeurs de *El Tribunal* sont incarcérés. Aaron Saenz, ministre protestant, au lieu de faire l'objet d'une enquête, est soutenu comme candidat à la présidence et *l'Excelsior* se voit désigné pour soutenir cette candidature.

**Débordements parlementaires**

Léon Toral avait eu la magnanimité de déclarer, après le récit de son supplice : « Je veux faire un serment. Je ne garde aucune rancune à ceux qui m'ont fait souffrir. Maintenant même, je leur baiserais la main devant n'importe qui. »

Quant aux députés, ces « immaculés » tinrent des propos

comme ceux-ci. Marte R. Gomez, à la séance du 5 novembre, dont nous nous sommes occupés plus haut, osa dire : « Alors qu'il était prisonnier, un anarchiste écrivit sur les murs de sa cellule, avec le sang qu'il fit couler de ses ongles : *Tout ce qui contribue au triomphe de la révolution est bon*; que nos ennemis apprennent que, devant leurs menaces, nous pensons de même et que nous continuerons à poursuivre notre idéal. » Paroles qui furent saluées d'acclamations par les députés. Sans doute, Portes Gil pense-t-il de même puisqu'il a nommé le député Gomez ministre de l'Agriculture.

À la même séance, des applaudissements enthousiastes saluèrent encore le député Juan Alvarado, qui se déclarait prêt à prendre n'importe quelle mesure et à l'exécuter « parce que, s'il y a des fanatiques de la religion et du cléricanisme, il y a aussi des fanatiques de l'Obrégonisme et je suis, moi, un de ceux-là.

» Dès lors, ajouta-t-il, je demande qu'on prenne des mesures radicales, qu'on fasse des scandales, qu'on fasse du tapage. *Si c'est nécessaire, qu'on aille à Rome assassiner le Pape.* »

P. S. — L'exécution de Toral a donné lieu à de grandes manifestations populaires qui ont provoqué la recrudescence de la persécution religieuse aussi bien que celle de l'insurrection catholique.  
 New-York.

ANDRÉS BARQUIN Y RUIZ.

**Voulez-vous :**

- ACHETER, VENDRE OU LOUER une maison?
- VENDRE OU ACHETER un terrain ou propriété rurale?
- CONSTRUIRE une maison de ville ou de campagne?
- TRAITER UNE OPÉRATION HYPOTHÉCAIRE comme emprunteur ou bailleur de fonds?

ADRESSEZ-VOUS à la

**Générale Immobilière**

18, rue de Suisse, - Téléph. 223.02

Répertoire d'affaires intéressantes à la disposition des clients.

**THÉVENET**

SES CIGARETTES sont une merveille de présentation et de goût. Choix unique en Belgique d'objets de luxe, orientaux, merveilleux pour cadeaux.

180, rue Royale (face Astoria), BRUXELLES  
 Téléphone : 242,17

ANVERS, rue du Berceau, 22

**SANDEMAN**

(REGISTERED TRADE MARK)

**Porto et Sherry**

Anvers

89, rue du Mal

Bruxelles

83, boul. Adolphe Maz

N. B. — Tous nos vins sont garantis purs d'origine.

**Maison Larcier**

HORLOGERIE

15<sup>n</sup>, Avenue de la Saison d'Or

BRUXELLES

**LES VOYAGES ED. GOOSSENS**

DIRECTEUR : ED. GOOSSENS  
 Ex-délégué du Service Central des Voyages  
 et Excursions des grands journaux parisiens.

Bureaux : 15, RUE SAINTE-GUDULE, à BRUXELLES, ouverts de 9 à 12 heures et de 13 à 19 heures.

VOYAGES COLLECTIFS } à la Côte d'Azur : 25 mars et 20 avril; | aux Lacs Italiens et Suisses : 27 avril;  
 accompagnés } en Corse : 8 mai; | à Paris et environs : 30 mars (Pâques), 8 mai (Ascension), 18 mai (Pentecôte).

PÈLERINAGES — VOYAGES INDIVIDUELS A FORFAIT — VOYAGES DE NOCES  
 Sur demande, envoi gratuit des programmes.

## La Lessiveuse Essoreuse



### PROTOS

LESSIVE, RINCE  
ET ESSORE

*électriquement*

7 draps de lit

ou

40 essuie-mains

ou tout

autre linge en proportion

**en 26 minutes**

consommation nominale

seulement 200 Watts

**Soc. Anon. SIEMENS**

116, chaussée de Charleroi, BRUXELLES  
Téléphone 765,00

Diminuez vos frais d'entretien  
en employant des appareils robustes



THE NEW

## ANTWERP TELEPHONE

AND ELECTRICAL WORKS S. A.

22, rue du Verger

ANVERS



Nous offrons à des prix sans concurrence  
un choix incomparable de

## TAPIS D'ORIENT

ET

## D'EUROPE

de toutes origines et de tous genres

MOQUETTES, CARPETTES, FOYERS  
TAPIS D'ESCALIER, ETC.

Placement -- Nettoyage -- Réparation

### JACQUES ALAZRAKI & C. MOLITOR

Rue de Namur, 80, BRUXELLES, Tél. 212,25

## Établissements Industriels M. Lambert

Entreprises Générales de Travaux Publics

27-29 rue du Bois de Linthout

Woluwe-St-Lambert

435.



La GRANDE LIQUEUR

## FINE PRUNELLE

AU COGNAC - 42° -

de BUG. VINCENT de Lyon

Monopole : Maison MARSIGNY, S. A.  
— Marcinelle-Charleroi —